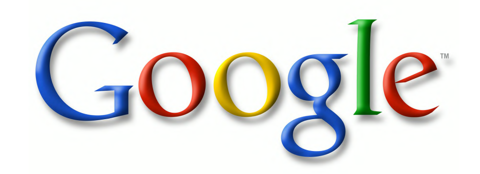





AVIS.
t ouvrage se vend chez
. De Mat, Libraire,
épôt des Lois, Grand'-
e, à Bruxelles.
ta. On s'y abonne pour tous
vrages relatifs à la législation
sprudence française.
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
U 344 (Fried)
LACKWELL LTD.
OKSELLERS
51 BROAD STREET
OXFORD



3

57

Poesies de Mr Haller
traduites de l'allemand
(par Tscharner)
Zurich Heidegger
1752 in-12

Barbier n 569



Ed: de Rouillé

POESIES

DE

MONSIEUR

DE

HALLER.

TRADUITES DE L'ALLEMAND.



A ZURIC;

Chez HEIDEGGER & Compagnie.

M. DCC. LII.

PRÉFACE DU LIBRAIRE.

ON n'a point vû jusqu'ici en France une traduction suivie de Poësies Allemandes ; celles de M. de HALLER méritoient de paroître les premières sur ce théatre nouveau.

Il en composa la meilleure partie à l'âge de vingt ans, où l'imagination est dans sa force ; mais cela même lui a inspiré depuis sur le prix de ses Ouvrages une défiance infiniment louable, quelque injuste qu'elle puisse être. La Poësie, qui lui avoit servi d'amusement pendant les études de sa jeunesse, ne lui parut plus qu'un talent frivole, dès qu'il eût voué son tems au service de la Societé ; & depuis il n'a voulu faire que des Ouvrages d'occasion.

On pourroit lui reprocher cette ingratitude envers la divine Poësie, s'il ne s'étoit fait dans la carrière sublime des Sciences qu'il a cultivé, une réputation beaucoup plus étenduë & infiniment plus solide à ses propres yeux. Mais aussi la gloire d'avoir conduit dans ses vers l'homme à la con-

noiſſance de l'homme , ne diminuera point celle d'avoir ſacrifié les noms brillans de Poëte & de Philoſophe au titre de Citoyen.

L'Eſprit philoſophique de quelques unes de ces Piéces , la force , l'exactitude des expréſſions , & la richeſſe des penſées en ont rendu la traduction ſouvent difficile ; la timide modeſtie de l'Auteur en a ſuſpendu quelque tems l'impreſſion ; il paroiſſoit ſoupçonner les ſuffrages de ſes amis qui la demandoient & craindre le jugement d'une Nation extrêmement difficile dans ſon goût ; mais la prévention naturelle des François contre les talens de leurs voiſins , ne les a pas toujours empêché de leur rendre juſtice.

Il y a entre quelques Ouvrages de M. de HALLER , *& de M.* POPE , *un rapport qu'il n'eſt pas néceſſaire de faire remarquer ; qu'il eſt glorieux à ces deux génies de ſe reſſembler ! mais qu'il l'eſt ſur tout pour M. de* HALLER *d'avoir ſi ſouvent prévenu les idées de l'Horace Anglois !*

LES



LES ALPES.

I.

HERCHEZ Mortels à changer votre sort ; profitez des inventions de l'Art & des bienfaits de la Nature ; animez par de superbes jets-d'eau vos parterres ; taillez des rochers suivant les loix de Corinthe ; couvrez vos marbres de riches tapis ; mangez dans l'or des nids de *Tonquin* (*a*), bûvez des perles dans des coupes d'émerau-

(*a*) Tonquin est un Royaume des Indes au de-là du Gange : dans quatre de ses Isles, qui sont vers la côte de la Cochinchine, l'on trouve des nids d'oiseaux, dont on fait d'excellens ragoûts. *Martin Hist. de Tonquin.*

5

57

Poesies de M. Haller
traduites de l'allemand
(par Tscharner)

Zurich Heidegger
1752 in-12

Barbier 14569

Ed: de Rouillé

POESIES

DE

MONSIEUR

DE

HALLER.

TRADUITES DE L'ALLEMAND.



A ZURIC,

Chez HEIDEGGER & Compagnie.

M. DCC. LII.

avantages dangereux ! Les richesses n'ont aucun bien qui égale votre indigence. Chez vous l'union habite dans des ames pacifiques, parce que la vanité séduisante n'y seme jamais des pommes de discorde. Ici le plaisir n'est accompagné d'aucune crainte inquiéte, on aime la vie sans haïr la mort. La raison y règne guidée par la Nature, elle ne cherche que le nécessaire, & regarde le superflu comme une charge pésante : on observe ici sans étude & sans contrainte ce qu'EPICTETE pratiqua, & ce que SENEQUE ne fit qu'enseigner.

8. Ici l'on ne connoît point ces distinctions inventées par l'orgueil, qui assujettissent la vertu, & qui ennoblissent le vice ; l'oisiveté chagrine n'y fait pas craindre la longueur des heures, le travail remplit le jour, & le repos occupe la nuit : un esprit sublime ne s'y laisse pas éblouir par l'ambition, les soins de l'avenir n'em-

poiſonnent point les plaiſirs du préſent. La liberté diſpenſe d'une main impartiale, & avec une meſure toujours égale, le contentement, le repos, & la peine. Aucun eſprit mécontent n'accuſe ici la fortune, on mange, on dort, on aime, & l'on rend graces à ſon Deſtin.

9. Le ſçavoir n'étale point ici ſes tréſors dans les livres; on ne meſure pas les chemins de Rome & d'Athénes, on ne ſoumet point la raiſon aux loix de l'Ecole, & perſonne ne preſcrit au Soleil la route qu'il doit ſuivre. Mais qu'y perdez-vous? Le Sage vit-il avec plus de contentement? Il connoît la ſtructure du monde, mais il meurt ſans ſe connoître lui-même. Sans triompher de la volupté il s'en refuſe les douceurs, & ſa délicateſſe le dégoûte de ſon ſort; c'eſt dans le cœur des hommes, & non pas dans le cerveau que la Nature a gravé l'art de bien vivre.

10. La fortune inconſtante ne diſtingue point chez vous les tems, les larmes n'y ſuccédent pas à une joie paſſagère : la vie s'écoule dans une paix inaltérable, le préſent reſſemble au paſſé, & l'avenir ſera comme le préſent. Aucune diſgrace ne marque ici les jours d'une diſtinction funeſte, comme une fortune ſubite n'en met point au nombre des Fêtes. Les plaiſirs & les peines de la vie ſe ſoûtiennent dans une balance égale, & il n'y a point d'époques entre la naiſſance & la mort. A peine la gaieté arrache-t-elle quelques momens à ce peuple, uniforme dans ſes devoirs.

11. Quand les tiédes Zéphirs commencent à faire ſentir leurs haleines, & qu'un ſang plus vif ranime la jeuneſſe, tout un village s'aſſemble ſous l'ombre d'un grand chêne ; l'adreſſe & la beauté y vont mériter l'aplaudiſſement & l'amour. Ici deux jeunes Combattans ſe ſaiſiſſent, & lutent avec effort,

le sérieux se mêle au badinage. Là, poussée d'une main vigoureuse, une pierre pésante vole au travers de l'air au but marqué. Un Berger, guidé par une espérance plus relevée, s'avance vers la troupe attrayante des jeunes Bergères.

12. Ici le plomb part avec une vîtesse pareille à la foudre, l'éclair brille, & dans le même instant l'air & le but sont percés. Là une boule roule en bondissant dans une ligne prescrite, & frape au terme choisi. Ici une Troupe bigarée foule l'herbe naissante en s'entrelaçant les mains & en dansant au son de la musette ; l'art ne leur apprend pas à se tourner en cadence, mais la gaieté leur prête des aîles. Les vieillards se reposent dans une autre place, ils forment de longues lignes, & le plaisir de leurs enfans ranime leur coeur.

13. Car ici où la Nature seule donne des loix, aucune contrainte

ne borne l'agréable empire de l'amour ; on aime ſans honte ce qui eſt aimable ; le mérite rend tout eſtimable, & l'amour rend tout égal. La beauté eſt adorée même dans la pauvreté ; l'on ne vend point les faveurs pour les richeſſes ; l'ambition ne ſépare jamais ce que le mérite & la tendreſſe ont uni ; la politique ne forme pas des liens malheureux ; l'amour brûle ſans gêne & ne craint point d'orage ; on aime pour ſoi-même & non pour des parens ambitieux.

14. Dès qu'un jeune Berger éprouve cette douce flamme, que les beaux yeux d'un objet aimé allument dans un cœur ſenſible ; la crainte ne l'arrête point, un diſcours ſincère déclare ſon tourment. La Bergère l'écoute, & ſi la flamme du Berger mérite d'être couronnée, elle avoue ſes ſentimens & répond à ſes déſirs. Les tendres mouvemens ne deshonorent point les belles, quand l'agrément les a produits, & que la

vertu les soûtient. Refus d'une fausse pudeur, singes de la véritable chasteté, l'orgueil ne vous a créés que pour notre suplice.

15. Ici les désirs de deux Amans ne sont point gênés par une vaine pompe ; un amour réciproque achève le contrat, souvent le mariage n'est confirmé que par la fidélité de deux Amans ; de simples promesses tiennent lieu de sermens, & un baiser en est le sceau. Le tendre Rossignol les saluë d'une branche voisine, la volupté leur prépare un lit sur la mousse mollement enflée, un arbre leur sert de rideau, la solitude est leur témoin, & l'amour conduit l'épouse entre les bras de son Berger. Amans fortunés, dignes de l'envie des Princes ! la tendresse embàume le gazon, & le dégoût règne sur la soie.

16. Dans ces lieux charmans la foi conjugale n'est jamais violée, elle n'a pas besoin de gardes, la

pudeur & le bon ſens veillent ſur elle ; la curioſité ne porte point aux plaiſirs défendus, celle qu'on aime eſt encore belle après la jouiſſance. Le chaſte amour répand des roſes ſur les travaux ; le devoir a des charmes, quand on travaille pour ce qu'on aime. Si l'on n'apprend pas l'art d'aimer ſuivant des règles, le langage le plus ruſtique eſt doux, pourvû que ce ſoit le cœur qui parle. La complaiſance & le badinage, aimables compagnes de l'union, animent les baiſers, & règnent dans les cœurs.

17. Eloignée de la vanité des occupations pénibles & du tumulte des Villes, la tranquillité de l'ame habite dans ces lieux. La vie active de ces peuples augmente les forces de leurs corps robuſtes ; ils ne s'engraiſſent point d'une oiſiveté pareſſeuſe ; le travail les éveille, le même travail tranquilliſe leurs eſprits ; le plaiſir & la ſanté adouciſſent leurs peines. Un ſang pur coule dans leurs veines ;

aucun poiſon héréditaire, fruit des dérèglemens d'un père vicieux, ne s'y eſt gliſſé; il n'eſt ni corrompu par le chagrin, ni enflammé par des vins étrangers, ni gâté par un venin laſcif, ni aigri par des ragoûts artificieux.

18. Dès que le rude Aquilon a perdu l'empire des airs, dès qu'une sève animée pénétre les plantes, & que la terre s'orne d'une nouvelle parure, qu'un doux Zéphyre lui apporte ſur des aîles échauffées dans des climats plus doux; auſſitôt le peuple fuit les vallons, dont la neige s'écoule en formant des ruiſſeaux d'une eau trouble: il s'empreſſe à retrouver ſur les Alpes l'herbe printanière, qui pouſſe à peine à travers la glace. Le Bétail qui quitte l'étable, ſaluë avec joie la montagne, ornée pour ſon uſage par le Printems & par la Nature.

19. Auſſi-tôt que les Alouettes annoncent la naiſſance du jour, &

que la lumière du monde nous jette ſes premiers regards, le Berger s'arrache aux careſſes de ſon Epouſe, qui hait ſon départ, ſans le retarder. Les lents troupeaux de ſes Géniſſes marchent péſamment devant lui, avec un mugiſſement joieux, ſur des ſentiers couverts de roſée : ils ſe promènent ſans ſe hâter dans les prairies, où fleuriſſent le treffle & le ſainfoin, en fauchant l'herbe tendre avec des langues tranchantes. Le Berger aſſis auprès d'une chute d'eau appelle du Cor les échos des environs.

20. Lorſque les raïons obliques allongent les ombres, & que le Soleil fatigué ſe baiſſe pour rappeller un repos rafraîchiſſant, le troupeau raſſaſié regagne avec un meuglement confus ſes gîtes ordinaires. La Bergere ſalue ſon Mari, qui la revoit avec plaiſir, la troupe empreſſée des Enfans badine & ſe réjouit autour de lui, & dès que l'écume du lait eſt ti-

rée, le couple fatigué va goûter un repas ruſtique ; l'appétit donne du goût à ce que la ſimplicité a préparée, le ſommeil & l'amour les ménent à leur couche paiſible.

21. Quand la chaleur de l'Eté commence à brûler la campagne, & que l'eſpoir des Peuples meurit dans la couleur blonde des près, le Berger induſtrieux vole dans les Vallons couverts de roſée, avant même que l'aurore ait doré le ſommet des montagnes. Flore eſt chaſſée de ſon aimable Royaume, la parure de la terre tombe ſous les coups obliques de la faux, une odeur agréable, compoſée de mille odeurs différentes, s'éléve des rangs émaillés des herbes abatues. Les Bœufs aménent d'un pas péſant la proviſion de l'Hyver, & leur marche eſt accompagnée de chanſon que dicte la joie.

22. Quand la triſte Automne fait tomber les feüilles fanées, & que l'air plus frais s'envelope dans

des broüillards épais, le ſein de la Terre ſe pare d'une décoration nouvelle. Pauvre en éclat & en fleurs, elle eſt riche en productions utiles. L'agréable coup d'œil du Printems céde à des biens plus ſolides. Les fruits brillent à la place des fleurs; des pommes d'or, parſemées de raïes pourprées, font plier la branche étayée pour s'aprocher de la bouche; la Poire parfumée, & les Prunes auſſi douces que le miel, invitent la main du maître, & l'attendent ſur l'arbre.

23. L'Automne ne couronne pas ici les côteaux de ſes vignes, on n'y preſſe point des grapes foulées un jus qui fermente. La Terre ne préſente à la ſoif que des fontaines; aucune liqueur artificielle ne vous précipite dans le tombeau! Ne vous plaignez pas, peuples heureux, vous gagnez en paroiſſant perdre. Ce n'eſt pas d'un bien ni d'une boiſſon néceſſaire, c'eſt d'un poiſon que vous êtes privés.

La

La bienfaiſante nature a défendu le vin aux bêtes, l'Homme ſeul en boit, & devient brute. Le Deſtin qui s'intéreſſe pour vous, a caché à vos yeux le chemin qui vous conduiroit à la ruine.

24. Votre Automne ne manque pas de tréſors, que l'induſtrie & la vigilance vous font trouver ſur les montagnes les plus élevées. Dès l'aube du jour, quand les broüillards tombent, le chaſſeur fait retentir ſon Cor & appelle l'Echo, l'enfant des rochers. Là, un Dain timide, à qui la peur donne des aîles, franchit d'un ſaut le vaſte intervalle de deux rochers. Un plomb rapide arrête la courſe d'un Chamois agile; un Chevreuil leger fuit, chancelle & va tomber. Les cris de la meute, l'éclat mortel du métal raiſonne dans les Vallons contournés, & fait retentir les bois.

25. Pour ne pas être ſurpris par l'Hyver, le peuple laborieux tire

du lait le pain des Alpes. Ici le lait s'épaissit sur la braise ardente, il se condense, & se change en huile figée. Une liqueur acide sépare l'eau de la graisse. Ici l'on cuit la seconde prise du lait pour les pauvres, & là le nouveau Fromage prend sa forme dans un cercle de bois. Tout le ménage y prête la main; on auroit honte de ne pas s'occuper, il n'est point d'esclavage plus pénible que l'oisiveté.

26. Lorsque la Terre est enterrée sous le froid, que les vallons sont couverts de glace, & les montagnes de neige: que les champs épuisés se repôsent pour une nouvelle récolte, & qu'une digue de crystal arrête le cours des eaux, le Berger se retire dans sa cabane chargée de neige: la fumée des pins résineux y noircit les poutres desséchées; un doux repos le dédommage de la peine qu'il a souffert, les jours s'écoulent sans souci au milieu des jeux, & lorsque ses voisins s'assemblent au tour du foïer,

leurs entretiens méritent l'attention d'un Philosophe.

27. Un Berger apprend à la compagnie à prévoir le tems que les nuages nous préparent, il prédit la route des vents & des tempêtes, & il voit de loin l'orage qui s'approche. Il connoît l'influence de la Lune, & l'effet de ses couleurs, il distingue les menaces d'un brouillard, qui sort d'une montagne avec le jour. Il compte dès le Printems les gerbes d'une moisson éloignée, & pendant que tout le monde est occupé à faucher, il s'arrête pour éviter une pluïe prochaine. Il est l'oracle du hameau, sa décision inspire de la confiance, & l'expérience lui tient lieu de mille livres.

28. Un jeune Berger accorde sa lire, & l'accompagne d'une chanson nouvelle, un doux transport l'anime, la nature & l'amour lui inspirent une flamme secrette qui brûle dans le cœur, & que l'art ne

ſauroit imiter. L'étude n'a point de part à ſes Eclogues, ſon génie convient à ſon état, & ſa chanſon dépeint ſon génie; les moutons ſont l'objet de ſes vers, & ſa Muſe parle comme ſa Bergere. Le cœur lui dicte ce qu'il chante, ſa Belle eſt ſon Apollon. C'eſt le ſentiment qui fait la poëſie, & non pas des ſons meſurés.

29. Tantôt c'eſt un Vieillard qui prend la parole; des cheveux gris ajoûtent un nouveau poids à ſes diſcours: Nos Pères l'ont déja vû; le fardeau d'un ſiècle n'a affoibli que ſon corps, il a donné des forces à ſon eſprit. Exemple vivant de nos Ancêtres Héroïques, qui la foudre à la main, avoient Dieu dans le cœur; il peint les batailles, compte les drapeaux conquis, retrace les remparts des ennemis, & & décrit les victoires qu'il a aidé à remporter. La jeuneſſe étonnée, l'écoute attentivement, elle marque dans ſes geſtes une noble impatience de ſurpaſſer ſa gloire.

30. Un autre Vieillard également vénérable, eſt la loi vivante & la règle de ſon peuple; il apprend à ſes voiſins comment le monde entier s'eſt ſoumis lâchement au joug, & comment le luxe des Princes conſume les forces des peuples. Il retrace le courage audacieux de TELL, qui oſa briſer ce joug péſant, ſous lequel la moitié de l'Europe gémit encore. Il fait ſentir la misère de nos voiſins, qui gémiſſent dans la pauvreté & dans les chaînes. L'Italie n'a que des habitans indigens & malheureux: l'union, la fidélité & le courage, attachent les aîles de la fortune à l'état le plus foible,

31. Un cercle d'Auditeurs s'aſſemble au tour d'un vieillard vigoureux, qui ſonde la nature, & qui en connoît toutes les beautés. Ses recherches ont épuiſé les vertus merveilleuſes des Plantes & leurs formes variées; il jette des regards pénétrans dans les voûtes ſouterraines; en vain la Terre

dérobe l'or à sa vuë. Il perce l'air, & voit ces vapeurs chargées de soufre, qui renferment dans leur sein humide un tonnerre qui gronde avec fureur. Il connoît sa Patrie, ses yeux y trouvent tous les jours de nouveaux trésors.

32. Car ici, où le sommet de GOTTHARD perce les nuës, où le Soleil éclaire de plus près un monde élevé, la nature variée a renfermé dans un petit Païs tout ce que la Terre peut produire de curieux. La Lybie offre plus souvent de rares objets, & ses déserts voyent tous les jours quelque Monstre nouveau ; mais le Ciel plus favorable à notre Patrie, lui fournit ses dons sécourables, & ne lui refuse que le superflu & l'inutile. Ces glaces mêmes qui s'amoncélent entre les Montagnes, ces rochers escarpés sont faits pour notre usage, ils produisent les fleuves qui arrosent les pleines fertiles.

33. Quand les premiers raïons

du Soleil dorent les pointes des rochers, & qu'un de ses regards dissipe les broüillards, on découvre du sommet d'une montagne avec un plaisir toujours nouveau, le spectacle le plus superbe de la nature. Le théâtre d'un monde entier s'y présente dans un instant au travers des vapeurs transparentes d'un nuage léger. Le séjour immense de plusieurs Peuples se découvre à la fois. Une agréable confusion nous force à fermer les yeux, trop foibles pour parcourir un cercle sans bornes, qui s'étend sous nos pieds.

34. Un mêlange agréable de montagnes, de lacs & de rochers, s'offre à la vuë, les couleurs s'en affoiblissent peu à peu, mais on y distingue mille objets. L'éloignement est terminé par des hauteurs, où de sombres forêts étouffent les derniers raïons. Une montagne peu éloignée, présente des colines qui s'élevent insensiblement, le mugissement des troupeaux en fait

retentir les vallons. Un Lac qui s'étend entre les montagnes, offre un miroir immenſe, une lumière tremblante brille ſur ſes flots unis. Là, des vallons tapiſſés de verdure s'ouvrent à la vuë, ils forment des replis qui ſe rétréciſſent dans l'éloignement.

35. Une montagne chauve revêt ſes précipices d'une glace éternelle, qui ſemblable au cryſtal, renvoye les raïons du Soleil; la chaleur brûlante de la canicule, fait de vains efforts contre elle. Une autre montagne fertile ſe couvre de pâturages abondans; ſa pente inſenſible brille de l'éclat des bleds qui meuriſſent, & ſes côteaux ſont couverts de cent troupeaux. Des Climats ſi oppoſés ne ſont ſéparés que par un vallon étroit qu'habite une ombre toujours fraîche.

36. Là une montagne eſcarpée eſt taillée en précipices auſſi rapides que des murs; un torrent paſſe avec fureur entre les rochers, il tombe

tombe par une ouverture, une chute ſuit l'autre, ſes flots écumeux s'élancent avec une force impétueuſe au-delà du roc. L'eau diſperſée par la vîteſſe de ſa chute profonde, forme une vapeur griſe & mobile, qui eſt ſuſpenduë dans un air épaiſſi. Un Arc-en-ciel brille au travers de ces goûtes légeres, & la vallée éloignée s'abbreuve d'une roſée continuelle. L'Etranger voit avec ſurpriſe des rivières couler dans les airs, qui ſortent des nuës, & forment elles-mêmes des nuages.

37. L'œil éclairé par l'art & par la ſcience, ne ſçauroit s'arrêter ici ſans trouver une merveille qui l'arrête & qui l'étonne. Portez le flambeau de la Phyſique juſques dans le ſein de la Terre, vous verrez l'argent végéter dans les mines, vous y découvrirez l'or qui enrichit nos rivières: Parcourez l'aimable Empire des Plantes bigarées, qu'un Zéphire amoureux couronne le matin des perles de la roſée, vous

trouverez par tout des beautés toujours différentes, & vous découvrirez tous les jours des trésors, sans les épuiser.

38. L'Astre du jour perce les broüillards légers, il essuïe du front de la terre les larmes que les nues y ont répanduës. Voyez les plantes qui brillent d'un éclat nouveau, qui nage sur les feüilles, & qui rafraîchit la nature. L'air se remplit d'une odeur agréable, c'est un tribut que les enfans de Flore payent aux doux Zéphyrs. Les fleurs panachées semblent se disputer le rang ; un vif azur combat l'or d'une plante voisine ; une montagne entière paroît un tapis de verdure brodé d'arcs-en-ciel.

39. La noble *Gentiane* (*a*) élève sa tête altière au-dessus de la foule

(*a*) *Gentiana major lutea floribus rotatis verticillatis*. Cette plante est une des plus grandes que l'on trouve sur les Alpes. Voyez l'Ouvrage de Monsieur HALLER, intitulé : *Enumeratio stirpium Helveticarum*, p. 478.

rampante des plantes Plébéïennes. Tout un Peuple de fleurs se range sous son étendart ; son frère (*b*) même couvert d'un tapis bléu s'humilie devant elle. L'or de ses fleurs est formé en raïons ; il embrasse sa tige, ses feüilles rayées d'un verd foncé, brillent du feu d'un diamant humide. La nature y suit la plus juste des Loix ; elle unit la vertu avec la beauté, un beau corps renferme une ame encore plus belle.

40. Ici une Plante rampante étale ses feüilles cendrées, qui formées en pointes par la nature, sont rangées en croix : (*) sa fleur porte deux becs dorés, que soûtient un oïseau d'Améthiste. Là une herbe luisante, dont les feüilles imitent des mains, voit son image verte réfléchie sur une onde

(b) *Gentiana pratensis foliis amplexicaulibus, floris fauce barbata.* Ib. 473.

(*) *Antirrhinum caule procumbente, foliis verticillatis, floribus congestis*, ib. 624.

pure. La tendre neige de ses fleurs, ornée d'une pourpre affoiblie, est environnée des raïons blancs (*c*) d'une étoile solide. L'Eméraude & la Rose (*d*) fleurissent jusques dans les bruïeres qu'on foule aux pieds, & les rochers se couvrent d'un tapis de pourpre. (*e*)

41. Dans les lieux mêmes où le Soleil ne jette jamais ses doux regards, où une glace éternelle prive le vallon désolé de l'honneur de la verdure, le sein des rochers est orné d'une parure, que le tems ne flétrit jamais, & que l'Hyver ne peut lui enlever. Le limon humide forme des voûtes d'un (*f*)

(c) *Astrantia foliis quinquelobatis lobis tripartitis*, ib. 459.

(d) *Ledum foliis glabris flore tubuloso*, p. 418. & *Ledum foliis ovatis cilliatis, flore tubuloso*, p. 418.

(e) *Silene acaulis*, ib. p. 375. Cette fleur couvre quelquefois des rochers d'une grande étenduë.

(f) La riche mine de crystal sur la mont

cryſtal brillant, & des grottes naturelles; un roc de diamant où ſe jouent mille couleurs, éclate à travers l'air ténébreux, & l'éclaire de ſes raïons. O richeſſes de la nature! Diſparoiſſez foibles productions de l'Italie; (*g*) ici le diamant de l'Europe porte des fleurs; il croit, & formera bientôt un rocher ſolide.

42. Vous voyez un vallon, formé par des glaces d'une hauteur immenſe, le froid Aquilon y a élevé ſon trône glacé. Une richeſource en ſort, ſon onde eſt brûlante, elle roule ſes flots fumans à travers

tagne de Grimſel, d'où l'on tire des pièces parfaites de quelques quintaux. *V.* les tranſactions philoſophiques Vol. XXXIV. L'Auteur a vû lui-même la plus grande pièce qu'on y ait jamais trouvée, elle peſoit 695. livres.

(*g*) Du tems d'Auguſte, on trouva un bloc de cryſtal du poids de 50. l. qui fut conſacré aux Dieux comme une merveille. M. HALLER en fait la comparaiſon avec ces pièces prodigieuſes tirées de nos mines. On appelle fleur de cryſtal, un Sélénite fort commun dans ces carrières.

l'herbe flétrie, & brûle tout ce qu'elle touche. Son eau tranſparante eſt chargée de métaux liquides : un fer ſalutaire dore ſa route, le ſein de la terre l'échauffe, & ſes veines bouillonnent par le combat intérieur des élémens. En vain les vents & la neige conjurent contre ſes flots, le feu eſt leur eſſence, & ſes ondes reſſemblent aux flammes. (*h*)

43. Là où le rapide Avançon entraîne des forêts dans les gouffres écumeux de ſes ondes, les montagnes voiſines fourniſſent des ſources ſoûterraines qui fondent le ſel des rochers. (*i*) Une coline creuſe, voûtée d'albâtre, renferme cette mer dans des baſſins profonds ; mais ſes eaux rongent le ciment du marbre, pénétrent les

(*h*) Les bains chauds du Valais, l'endroit où ils ſont ſitués, eſt ſi froid, que les habitans ſont obligés de l'abandonner en hyver.

(i) Les *Salines de Roche*, près de Bévieux, dans le Canton de Berne, ſur les frontières du Valais.

fentes des rochers, & s'empressent à sortir pour notre usage; l'assaisonnement de la nature, le plus grand trésor d'un Pays, se présente de lui-même, il se hâte de venir au-devant de nos besoins.

44. La Fourche produit de ses cimes glacées, les plus grands fleuves de l'Europe, (*k*) & les eaux qu'elle verse nourrissent les deux Mers. L'Aare y prend sa source, qui se précipite avec un bruit terrible & des chutes rapides par des rochers couverts d'écume. Les riches Mines des Alpes dorent sa course; elles mêlent à ses ondes crystallines le métal le plus précieux; le fleuve chargé d'or en jette sur les bords des grains solides, comme un sable grisâtre couvre les rivages ordinaires. Le Berger voit ces trésors: quel exemple pour le monde! Il les voit, & il les laisse couler. (*l*)

(*k*) Le *Rhône* & le *Tesin* vont à la Méditerrannée; l'*Aare* & le *Ress* conjointement avec le *Rhin* à l'Océan.

(*l*) Il n'y a que les Païsans les plus pau-

45. Aveugles Mortels, que l'avarice, l'ambition & la volupté amorcent par de vains appas jusqu'au bord du tombeau; vous qui empoisonnez les plaisirs bornés d'une vie passagère, par des soins toujours nouveaux, & par des peines inutiles. Vous qui méprisez le tranquille bonheur de la médiocrité, qui demandez plus au Destin que la nature n'exige de vous, & qui prenez pour des besoins, ce que la folie vous fait souhaiter; croyez-moi, une Etoile raïonnante ne rend pas heureux; un collier de perles n'enrichit pas le cœur; voyez ce Peuple que vous méprisez; il est content au milieu des travaux & de la pauvreté; apprenez de lui, que la nature suffit pour nous rendre heureux.

46. Malheureux, ne vantez pas la fumée de vos Villes, où la malice & la trahison se parent du masque de la vertu. La pompe qui

vres, qui dans quelques endroits de l'Argovie, s'occupent à cueillir ces grains d'or.

vous environne, vous retient dans des chaînes d'or; elle accable celui qu'elle couvre, & n'a du brillant que pour des yeux étrangers. L'ambition entraîne ses esclaves avant le lever du Soleil, aux portes fermées des Citoyens puissans. La soif insatiable d'un profit inutile, vous ravit le repos de la nuit. Le feu céleste de l'amitié ne sçauroit s'allumer dans vos ames, car l'envie & l'intérêt désunissent les cœurs des frères.

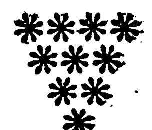
47. C'est là qu'un tyran inhumain se joüe de la vie de ses esclaves; sa pourpre est teinte du sang de ses sujets. La calomnie, la haine & le mépris, payent la vertu de honte, & l'envie enflée de venin ronge le bien de son voisin; la volupté abrége des jours qui s'échapent à nos plaisirs, & le tonnerre éclate autour de son lit semé de roses. L'avarice couvre des trésors ramassés pour son suplice & pour celui des autres humains; des trésors dont personne ne joüit

moins, que celui qui les posséde. Les désirs succédent aux désirs; le chagrin succéde au chagrin, votre vie entière n'est qu'un songe inquiet.

48. Peuple heureux, la noire engeance des vices ne s'empara jamais de vos cœurs; la nature vous rassasie de ses biens, ils s'offrent d'eux-mêmes, l'opinion ne les rend pas difficiles, & la joüissance ne les change pas en dégoût; aucun ennemi secret ne ronge vos cœurs, & la répentance tardive ne païe point vos plaisirs de larmes de sang; le torrent impétueux des passions, à qui la raison des Philosophes oppose de foibles barrières, ne vous entraîne jamais; rien ne vous abbaisse, rien ne vous élève; votre vie est toujours égale, & votre mort est aussi unie que votre vie.

49. Heureux, qui comme vous laboure son héritage avec des Bœufs qu'il a élevé lui-même;

qui couvert d'une laine pure, & couronné de guirlandes, se contente d'un simple repas de lait doux; à qui le souffle agréable des Zéphyrs, & la fraîcheur des cascades font goûter un sommeil tranquille sur le tendre gazon; que jamais le bruit des vagues furieuses n'éveille sur des Mers irritées, ni le son des Trompettes fatales sous des tentes voisines de la mort. Content de son sort, il n'en souhaite point d'autre. Assurément le Ciel ne peut rien ajoûter à son bonheur.



ESSAI
SUR L'ORIGINE DU MAL.

CHANT PREMIER.

INVITE' par un doux Zéphire, je m'arrêtai un jour sur une coline écartée ; on y voit couler des sources intarissables qui forment un agréable ruisseau. Un large Païs s'y étend sous nos pieds, borné par sa propre grandeur. L'œil n'en apperçoit la fin, que là où le Mont Jura le borde dans l'éloignement d'un ombre bleuâtre. La verdure des bois qui couvrent les côteaux, est relevée avec une agréable variété, par la couleur blonde des champs. L'Aare qui roule ses eaux pures par les Prairies, réfléchit en mille situations différentes, une vive lumière agitée sur les flots. Près d'elle la Capitale de la Nuitonie,

ſéjour de la paix & de la confiance, préſente des remparts qu'aucun ennemi n'a forcé. Dans cette vaſte étenduë, que l'œil parcourt avec peine, régnent par tout la tranquillité & l'abondance ; là, ſous ſa chaumière couverte de mouſſe, le pauvre jouit de la liberté & du fruit de ſes travaux. Ici la terre étoit couverte de brebis, dont les troupeaux bigarrés broutoient avec avidité, pendant que d'un autre côté, des Bœufs péſans, mollement étendus ſur l'herbe, ranimoient leur goût en ruminant le treffle fleuri. Le Cheval délivré du frein & du travail, bondiſſoit ſur l'herbe naiſſante des champs qu'il avoit ſouvent labouré. Les bois ne m'offroient pas un ſpectacle moins agréable ; là des Hêtres preſque dégarnis, brilloient encore par la rougeur éclatante de leurs feüilles ; ailleurs, le verd obſcur des ſapins jettoit ſon ombrage ſur la pâle verdure de la mouſſe ; les raïons du Soleil répandoient au travers des branches épaiſſes une lumière trem-

blante, & une ombre verte se confondoit en différentes nuances avec un éclat doré. Quelle aimable tranquillité dans ces Bocages! & quel charme encore plus doux dans la voix de l'Echo! Une troupe d'heureuses Créatures, dans le repos & dans l'abondance, y unissent sans inquiétude les concerts qui expriment leur bonheur. Un ruisseau traîne ses foibles ondes avec un doux murmure sur le gazon, & tout d'un coup je le vois réduit en neige & en écume, se précipiter avec bruit dans les abîmes des rochers. Ici l'image étincelante du Soleil, semblable à un bouclier de diamant, nage sur la surface d'un étang, pendant que l'original cache aux yeux des mortels sa tête brillante dans une mer de flammes & de rayons, & qu'invisible par l'excès de sa lumière il se couvre de son propre éclat. Là les Alpes élévent leurs sommets couronnés de nuages au-dessus du vol des Oiseaux; leurs front gris, orné de neige & de

pourpre, répand un éclat semblable à celui des Roses, qui efface le sommet bleuâtre des montagnes Plébéiennes. Oüi, tout ce que je vois ; cette immense profondeur du Ciel, cette étenduë bleuë & lumineuse, dans laquelle la Terre nage en parcourant son orbite, ces lacs suspendus dans l'air, qui brillent d'un or enflammé & d'un argent transparent ; oüi tous les objets que je vois, sont des dons du destin ! Le monde même est fait pour le bonheur de ses Citoyens, un bien-être universel anime la nature, & tout porte l'empreinte d'un Etre souverainement bon.

Dans un doux repos je réfléchissois sur ces objets rians, quand le crépuscule du soir affoiblit les couleurs du Ciel. La tranquille solitude, Mere de l'invention, conserva la suite de mes idées dans leur juste liaison, & peu à peu, de conséquence en conséquence, mon esprit égaré & en contradiction

avec lui-même en vint à ces paroles :

Eſt-ce là ce monde, dont les Sages ſe plaignent ; ce monde, qu'on regarde comme une étroite priſon ; ce monde, où il n'y a que des inſenſés, qui s'y tourmentent ; d'où plus d'un *Mandeville* * a oſé bannir le caractère du bien, où la malice eſt le mobile des actions, où les ſenſations ne ſont que la douleur ? Que ſens-je ? une froide terreur me ſaiſit & me glace ; le théâtre de nos misères commence à ſe dévoiler à mes yeux ; je vois l'intérieur du monde, il eſt ſemblable à l'Enfer ; où il n'y a que vice & tourment, ſeroit-ce là l'empire de Dieu ? une race foible, le cœur rempli d'un bien-être imaginaire & d'une douleur trop véritable, agitée par des paſſions dévorantes, leurrée par de trompeuſes

* L'Auteur Anglois de la *Fable des Abeilles*, qui enſeigne que le vice, auſſi utile que la vertu, eſt le reſſort de toutes nos actions.

ſes eſpérances, fait ici le voïage de la ſévère éternité. Dans la courte carrière d'une vie inquiéte & bornée, d'une vie que nous ſentons à peine, l'eſprit des humains abuſés s'empreſſe vainement à la recherche d'un bien ſolide. Comme une vapeur légère, qui s'éléve d'un marais, détourne le voïageur égaré de ſa route; de même un plaiſir paſſager, paré par le déſir & par le préjugé, nous attire d'un malheur à un autre plus grand encore, & du chagrin à la deſtruction. Toujours mécontent de ſoi-même chaque mortel cherche au dehors la tranquillité, que lui ſeul peut ſe procurer. Pouſſés par le fantôme de nos déſirs inſatiables, nous cherchons le repos dans le travail, & le ſoulagement dans les fardeaux. Envain la raiſon trop foible voudroit-elle tenir le gouvernail; les paſſions comme une mer agitée emportent le frêle vaiſſeau; juſqu'à ce que les uns jettés ſur les ſables perfides, & les autres briſés contre les écueils a

couvrent de leurs cadavres un infidéle rivage. Qui eſt-ce, qui de mille jours en paſſe un ſeul, qu'un repentir dévorant ne marque dans ſon cœur avec des caractères de feu ? Où eſt le mortel aſſez heureux, né ſous une rare étoile, chez lequel le chagrin ait perdu ſes droits ſur un ſeul jour ? A quoi ſervent les agrémens extérieurs, dont Dieu a paré l'Univers, ſi un ennemi ſecret nous en enléve la jouiſſance ? C'eſt de notre cœur, que coule la ſource amère de nos ennuis. Un eſprit mécontent porte toujours ſon ſuplice avec ſoi. Heureux encore, ſi le terme de nos jours étoit auſſi le terme de notre exiſtence & de nos tourmens. Mais hélas ! Dieu & la raiſon nous fourniſſent des ſujets d'une frayeur plus terrible. Il n'eſt point de tombe qui puiſſe nous défendre d'une vie à venir. Dès que notre eſprit fatigué a paſſé dans ſon corps les malheureuſes années de ſon exil, c'eſt alors que la misère l'attaque dans toute ſa fureur ; le déſeſpoir le con-

ſume dans des flammes, qui ſe renouvellent continuellement, & l'Immortalité, ce glorieux privilège de ſon eſpèce, eſt un poiſon lent, qui le laiſſe vivre pour de nouveaux martyres. Ennemi de ſon Dieu, & de ſoi-même, à jamais ſéparé de tous les objets de ſon amour, tourmenté par les maux préſents, effrayé par des ſuplices avenir, il ſe maudit éternellement, privé de l'eſpoir de la mort. Etres malheureux! Etres créés pour ſouffrir! pourquoi Dieu vous a-t-il apellé du néant à l'éxiſtence? O que le premier cahos n'eſt-il encore enſéveli dans les ténébreux abîmes de l'éternité. Grand Dieu! ta volonté incompréhenſible gouverne dans une ſombre tranquillité les reſſorts des mondes. Tes Décrets ſont trop ſublimes, le ſçeau en eſt trop bien fermé, cachés en toi, quel mortel les a jamais pû pénétrer! je ne te connois que par ta bonté, elle fait ton Eſſence; ton cœur brûle d'amour & de compaſſion. Semblable au Soleil,

tu répands avec une bonté Paternelle les doux rayons de la vie sur toutes les Créatures. O PERE! dont le cœur ne connoît ni la haine ni la vengeance ; Tu ne prends point plaisir à nos tourmens, nos douleurs n'ont rien qui te soit agréable ; Tu n'as pas créé par colére, la bonté seule te fit préférer un monde au néant. Porté à procurer du plaisir à tes créatures, Tu produisis des Etres, pour les rendre heureux, & ta félicité dont la source est dans ton essence, te parut plus grande encore, si elle se répandoit. Comment donc, DIEU SAINT, as-tu choisi un monde sujet à des péchés, & à des tourmens éternels ? Ton Esprit infini ne connoissoit-il point de plan plus parfait, qui ne fût pas incompatible avec le bonheur de tes créatures.

Mais où me laissai-je aller, où suis-je entraîné ? Dieu demande l'obéissance, & non pas des spéculations ; sa volonté est connue, il

nous ordonne de fuir les vices ſans nous amuſer à de vaines recherches ſur leur origine.

Cependant, lorſqu'un eſprit fort profane l'Etre ſuprême, éblouiſſant par une fauſſe lumière le Simple qui l'écoute, lorſque du grand nombre de défauts & de maux qui régnent dans le monde, il oſe conclure à l'imperfection du Créateur, MANES triomphera-t-il de Dieu & de la vérité? Dieu ſera blaſphêmé, & nous ne brûlerons pas de zéle pour le venger? Une Foi muette ſuffit-elle contre l'Erreur, qui attaque avec art? attendrons-nous le ſecours de la foudre, pour lui réſiſter? Non, la Vérité n'eſt pas ſi obſcurcie, que ſes raïons purs ne brillent encore à travers les nuages; quelque foible, qu'en ſoit la lueur, elle diſſipe les illuſions les plus ſéduiſantes, & ſon bégaïement perſuade mieux que toute l'éloquence du menſonge. Que cette vérité même me prête ſa lumière. Fille

du Ciel , conduiſez mon génie, animez les vers que je chante à votre Gloire , de ces accens victorieux , qui maîtriſent les cœurs.

CHANT SECOND.

AU commencement de ce tems, que Dieu ſeul a commencé, & qui s'écoule éternellement ſans ſource & ſans tarir. Dieu choiſit un monde, qui devint le théâtre de ſa Puiſſance & de ſa Bonté, actives ſuivant les loix de ſa Sageſſe. Les divers plans des mondes étoient expoſés devant lui, tout ce qui eſt poſſible s'offrit à ſon choix. Mais la Sageſſe ne s'arrêta qu'à la perfection ; le monde le plus parfait obtint l'éxiſtence. Animé par le pouvoir d'un ordre Créateur le Néant enfante; un Cahos de matières différentes remplit l'eſpace vuide, une force active les choiſit, les ſépare, les mêle, & leur donne une forme. Le ſoli-

de s'unit ſelon les loix de l'attraction, le feu & la lumière coulérent & les Soleils nouveaux nés prirent les places que Dieu leur avoit aſſigné. Les mondes commencerent à rouler & à tracer leurs routes ; toujours prêts à fuir, & toujours attirés vers le centre, ils marquerent leurs orbites pour la premiere fois, Dieu vit la Création & l'approuva ; mais la matière inſenſible n'eſt pas faite pour avoir un ſentiment de Dieu, elle n'a aucune part à ſa lumière ; il manquoit au monde un Etre, auquel Dieu pût ſe manifeſter. Il ſouffle & la penſée reçoit l'éxiſtence & la force. Ainſi fut créé le monde des Eſprits. Leurs eſpéces innombrables, différentes par les dégrès de force & de gloire, & inégalement remplies de la lumière émanée de Dieu, forment une chaîne immenſe de Dieu juſqu'au néant. Dieu leur inſpira le penchant pour des biens proportionnés à leur rang : La perfection de leur Eſpéce devint le but univerſel, où

les vœux de tous les Esprits tendent de leur propre mouvement, mais il n'y eût que le doux lien de l'amour, qui retint la volonté, & qui laissa en même-tems l'entrée libre aux vices. L'esprit ne se détermine jamais si fortement au bien, que le premier mouvement ne puisse faire pancher la balance. Dieu n'aime pas la contrainte : Ce monde avec tous ses défauts, est meilleur qu'un monde d'Anges privés de volonté. Dieu regarde comme non fait, ce que l'on fait par force, & l'exercice de la vertu même n'a son prix, que par ce qu'il est le fruit de notre choix. Dieu prévit bien dès la création, jusqu'où la liberté conduit. Une Créature s'égare aisément, en suivant ses propres lumières, & un esprit borné ne trouve pas toujours cette chaîne, qui unit chaque proposition particulière au principe général. Il est difficile de donner à tous les objets leur véritable prix ; entre deux biens différens, qui peut décider
de

de la préférence ? Quel esprit supérieur est capable de mésurer ces dégrés de penchants, où il n'y a qu'un juste milieu qui soit bon, & où le plus ou le moins est vicieux ? Aucun Etre fini ne connoît l'immense plan des Etres qui existent à la fois : pour être infaillible il faut tout savoir. Dieu prévit tout cela : il créa cependant le monde ; peut-il y avoir quelque chose de plus sage, que ce qui plaît à l'Etre suprême ? Dieu, qui vouloit se manifester dans ce vaste Univers, vit que si tout s'y régloit sur des Loix prescrites, le monde ne seroit qu'une machine animée d'une force étrangère, & qu'il n'y a plus de vertu, où il n'y a point de pouvoir à tomber dans le vice. Il vouloit que nous l'aimassions par connoissance, & non par les mouvemens aveugles d'un penchant involontaire ; il accorda à la créature la gloire inestimable de l'aimer par choix, & non par nécessité. La contrainte détruit la différence des actions ; des

louanges forcées ne ſont plus des louanges devant Dieu. La Juſtice & la Bonté, ces bras de Dieu, n'agiſſent plus, ſi la Créature ne fait rien, & ſi Dieu fait tout. Il abandonna donc les eſprits à leurs volontés, & à l'enchaînement des choſes, dont les actions dépendent. Mais ſa main ſe reſerva le gouvernail des mondes, & la rouë de la nature eſt contrainte de s'arrêter, quand il l'ordonne.

C'eſt ainſi que ces eſprits nouvellement créés entrerent dans le monde ; ouvrages parfaits d'un Maître parfait. Tout en eux tendoit encore au bien, il n'y avoit aucun trait ſur leurs fronts, qui ne marquat leur ſublime origine. Chaque individu étant parfait dans ſon eſpèce, l'un ne perdoit rien par les avantages de l'autre.

Des Eſprits, plus ſemblables à Dieu en perfection & en gloire, furent exempts du poids de la ma-

tière. Nul mortel ne vous connoît, ô Natures Céleſtes! nous ne trouvons en nous-mêmes que des ébauches de vos perfections. Tout ce que nous ſavons, c'eſt, qu'élevés au-deſſus de nous, vous tenez le premier rang dans l'ordre des Etres. Peut-être qu'à la lueur d'un ſombre crépuſcule, nous ne recevons que par cinq ouvertures, un foible raïon de la vérité, pendant qu'elle entre à plein jour dans vos ames éclairées par mille voïes différentes, & que tout voit en vous. Peut-être que comme la lumière ne ſeroit rien par rapport à nous ſans les yeux, vous connoiſſez mille êtres que nous ſommes incapables de voir: Notre vüë s'arrête à l'écorce des choſes, & la nature ſe découvre peut-être à vos regards pénétrans. Peut-être que l'impreſſion des idées ne trouve pas aſſez de fond & de ſolidité dans nos foibles cerveaux, pendant qu'elles ſe conſervent toutes chez vous, & que le tems ne pouvant les effacer, vous n'avez qu'à

ſouhaiter, pour que leur trace toujours vive ſe renouvelle. Peut-être que comme notre eſprit renfermé dans des bornes étroites, ne peut ſaiſir à la fois deux idées différentes, votre vaſte génie en embraſſe pluſieurs en même-tems, & qu'une ſeule impreſſion ne ſuffit pas pour en remplir toute l'étenduë; mais notre connoiſſance là-deſſus ne peut aller qu'à des conjectures. Voilà ce qui eſt démontré. Les Anges étoient préparés pour le bien; leur inclination pour la vertu égalloit leur intelligence; leurs déſirs alloient à Dieu, comme à leur Patrie; occupés éternellement à le louer & à l'adorer, ils ne cherchoient qu'à augmenter leur lumière pour ſa gloire.

Bien loin au-deſſous d'eux, eſt la race des *Mortels*. Citoyens du Ciel & du néant, Dieu les compoſa de deux Etres différens, en partie pour l'éternité, & en partie pour la corruption : mêlange douteux de l'Ange & de la Brute, qui

ſe ſurvit à ſoi-même, & qui meurt ſans périr. Il eſt un tems que notre eſpèce fut vertueuſe ; le monde dans ſon heureuſe jeuneſſe ne voyoit régner dans toute ſon étenduë, que le bonheur & la vertu. Dieu nous imprima ſon Image majeſtueuſe, & il ne borna pas notre dignité à l'empire ſur les Animaux.

Il grava dans nos cœurs deux mouvemens différens, *l'Amour-propre & l'Amour du Prochain.* L'un de ces penchans moins ſublime, mais alors innocent, eſt la ſource féconde du travail & de la patience ; il éleve notre eſprit, & nous fait connoître la gloire ; il allume ce feu qui brûle dans les Héros ; il conduit notre ame détachée du monde, par les ſentiers difficiles & épineux de la vertu à la perfection ; c'eſt lui qui veille pour notre conſervation ; il adoucit nos chagrins, nous réconcilie avec nous-mêmes, & trouble le pareſſeux dans ſon aſſoupiſſement. C'eſt

cet *Amour-propre* qui nous enſeigne à étendre nos ſoins ſur l'avenir, & à ſonger dans l'abondance préſente, aux beſoins éloignés; il arrête la fureur téméraire de l'audacieux, & arme le timide oprimé; il rend la vie précieuſe dans les tourmens. C'eſt lui qui nous fit chercher dans les champs les plus rudes, l'antidote de la faim, & qui nous appris à couvrir notre nudité des dépouilles des troupeaux engraiſſés. C'eſt lui qui nous fraïa le chemin de l'Océan, pour la commodité de nos voyages, & qui nous fit trouver la premiére flamme dans le combat du fer & du caillou. Il tira du ſein de la terre, un métal qui dompte tous les animaux. Il nous montra dans les ſucs des Plantes, des remédes pour nos douleurs; il nous porta à ſonder les vertus ſecrettes de la nature, & enrichit notre eſprit par les Arts & par les Sciences. Hélas! faut-il que ſi ſouvent aveuglé par un zèle trop empreſſé, il nous procure des malheurs réels, pendant qu'il pour-

ſuit un bonheur imaginaire !

Un inſtinct infiniment plus noble nous anime à faire le bonheur de la Societé, & celui de chaque humain : c'eſt du Ciel que vient cette flamme pure, qui ne jette point de fumée ; c'eſt le trait le plus glorieux de l'Image, que Dieu imprima dans l'homme ; il n'en eſt aucun qui marque mieux ſa ſublime origine. Cet amour fut le premier lien, qui unit lès Mortels ; il nous rendit ſociables, & nous raſſembla dans les villes. Il ouvre notre cœur à la vuë d'un malheureux ; il nous fait partager avec plaiſir notre pain avec l'indigent, & goûter cette douce ſatisfaction qui fit les délices de *Titus*, & qu'on ſent en faiſant le bonheur d'une créature, qui nous reſſemble. Il eſt la ſource de l'amitié, de cet agréable ſentiment de nos cœurs, que Dieu nous donna pour la plus douce conſolation dans nos maux. C'eſt lui qui allume le flambeau, dont la lueur bienfaiſante réunit deux cœurs pour leur

félicité commune; ce tendre Sentiment, le premier tribut des Cœurs, eſt un attrait particulier de la bienveillance univerſelle. C'eſt lui qui émût nos entrailles en faveur de nos Enfans, & qui nous fait trouver des charmes dans les ſoins que leur foibleſſe exige de nous. Il eſt la voix du ſang, qui parle pour cet âge tendre, & qui remue le fond de l'ame, dès qu'elle ſe fait entendre. Les flammes pures de cet Amour s'élévent même juſqu'au Ciel;elles nous conduiſent à Dieu, dont la faveur nous les a données: leur mouvement tend éternellement à tout ce qui eſt digne de notre amour, & ne trouve ſon repos que dans le Bien ſuprême.

Dieu pourvût à notre foibleſſe par d'autres inſtincts encore. Il plaça en nous un ſentiment vigilant, qui ne ſauroit taire le mal, & qui ſenſible à la moindre offenſe, excite tout notre corps à venger l'atteinte qu'on lui porte. Dans le tiſſu délicat de ces canaux infiniment pe-

tits, qui donnent la force à chaque partie du corps, tout excès romproit la foible liaiſon ; dans la ſanté même nous ſerions inſenſiblement conduits au tombeau. Mais dans la tendre moëlle des nerfs les plus délicats, réſide un aiguillon ſecret, qui, en même tems ſource de nos pleurs & de la vie, nous force à la réſiſtance contre un ennemi, qui ſans lui nous mineroit dans un ſilence perfide ; c'eſt lui qui reſſerre les nerfs à l'approche du froid, & des corps trop chargés de ſel. Il adoucit les humeurs âcres en les inondant avec des humeurs plus douces, & rafraîchit le ſang échauffé, en nous forçant par la violence de la ſoif à boire. Dans toutes les eſpèces de maux qui ruinent notre corps, la douleur eſt une médecine amère, dont la nature ſe ſert pour notre guériſon.

Un Sentiment encore plus néceſſaire eſt placé dans nos Cœurs ; le Juge de nos actions, & la pierre de touche de notre conduite. C'eſt

du Ciel, qu'il a reçû ſon autorité, c'eſt Dieu, qui dans la conſcience a tracé aux hommes les devoirs de la nature. Il a gravé en nous avec des caractéres de feu, l'horreur du vice, & les remords amers: triſtes fruits du crime. Un cœur où le péché domine, eſt livré à une inquiétude éternelle, le vice nous fait un enfer de nous-mêmes, pourquoi donc ne pouvons-nous pas nous réſoudre à le fuir?

Armés contre l'orage & la fureur des flots, pourvûs de tout, nous nous abandonnâmes au vaſte océan du monde. Les inſtrumens de notre fortune nous ſont également partagés, chacun a ſon talent, & perſonne n'eſt oublié. Nos ames, il eſt vrai, différent par leurs bornes; le bonheur de la nature entière demande des dégrés, elle ne produit pas autant d'or que de fer; & l'état le plus foible ſeroit celui, où tous les Citoyens ſeroient des Sages. Chaque mortel poſſéde un dégré de lumière pro-

portionné à ses devoirs, & par un partage bien ménagé chaque talent a son usage.

Un Esprit sublime, trompé par le Destin, en ne cherchant que sa propre satisfaction, avance le bonheur de sa patrie; tandis qu'un gécie moins élevé, content de sa sueur & de son pain, laboure le champ aride pour l'entretien des Grands. Un Philosophe sonde dans le silence de la nuit, à la lueur d'une lampe tranquille les forces intérieures du corps & l'essence de l'ame; tandis qu'avec moins de connoissance, mais avec la même utilité, une mère gouverne sa maison, & éléve des enfans pour la République. Ce n'est que dans l'ornement que les talens différent; chacun en a suffisamment pour ses besoins: nul homme ne dégénère si fort de sa nature, qu'une lumière naturelle ne le condamne, dès qu'il s'égare Les *Hurons*, qui habitent les bords glacés du *Mitchigans* reconnoissent les droits du

ſang & de la juſtice, les *Hottentots* ſous le Sud brûlant ſentent les loix de la nature, & de la ſociabilité.

CHANT TROISIÉME.

O VERITE'! fidelle témoin de l'Hiſtoire, dis-moi, qui renverſa les deſſeins de Dieu & notre félicité? quel ennemi fatal excita les eſprits contre leur Créateur? qui eſt-ce qui nous rendit amis du vice & ennemis de nous mêmes?

La chute des Eſprits fut auſſi différente que leur rang. Les uns trouverent leur perte dans leur grandeur: la connoiſſance de leur lumière produiſit leurs ténébres; ils crurent ne tenir leurs forces que d'eux-mémes; enflés de leur éclat, ſouffrant impatiemment des bornes, ils méconnûrent ce Dieu, à qui ils devoient leur grandeur. Un penchant déméſuré pour la perfection les conduiſit enfin au ſenti-

ment de leur dignité ; l'orgueil commença à changer en haine la crainte de Dieu, ils prirent en aversion cet Etre souverain, sans lequel ils tiendroient eux-mêmes le premier rang entre les Etres. Une multitude d'Esprits s'éloigna de Dieu, source de leur lumière, & la splendeur qu'ils en avoient empruntée, tomba bientôt dans son propre néant. Il ne leur resta rien qui fut bon, ils abandonnerent Dieu, jurerent de haïr le véritable objet de l'amour, & perdirent à jamais la jouissance du souverain bien ; le trouble s'empara de leurs cœurs, & la lumière de leur jugement fut obscurcie ; leur essence même, dont ils avoient voulu passer les bornes, ne fut plus la véritable source d'un contentement perpétuel ; Dieu se vengea de leur révolte ; l'orgueil ne servit qu'à leur honte ; après avoir choisi le mal, ils éprouvérent la douleur, qui en est inséparable. Un regret sans répentance, un désespoir éternel du salut, & une en-

vie impuiſſante devint le partage de ces téméraires. Pendant que la troupe fidelle, qui n'avoit jamais abandonnée ſon Dieu, joüit en ſa préſence, dans le Paradis des eſprits, d'un jour ſans ténébres. Infiniment élevée, & s'élevant toujours, leur dignité s'approche de Dieu pendant les dégrés innombrables d'une éternité de bonheur. Ils jouiſſent ſans dégout : leurs déſirs augmentent avec la jouiſſance, & chaque déſir eſt lui-même une jouiſſance. Leur eſprit ſe nourrit de lumière, & leur cœur de plaiſir.

Un mal aſſez fort pour diminuer le nombre des habitans du Ciel, trouva peu de réſiſtance dans la foible race des Mortels. Un cercle continuel d'images confuſes ſe préſente en joüant à leur imagination, l'ame les choiſit, les conſerve, ou les renvoie à ſon gré. Bientôt le plaiſir & l'ornement prirent la place du ſolide ; les idées de peine & de vertu parurent ſeches & génantes ; l'ame ne s'atta-

cha qu'au repos & à la joïe; l'impreſſion de la vertu s'affoiblit par ſon abſence: le corps par des tendres liens invita l'ame à la volupté, la joüiſſance fut préférée à la raiſon, & les ſenſations agréables aux connoiſſances. D'ailleurs ce qui eſt borné, ne peut pas être infaillible; ainſi le mal ſe gliſſa en nous par l'erreur; dès-lors l'eſprit trop foible perdit l'empire ſur les paſſions; nous convertimes en poiſon les moyens de notre conſervation; les inſtincts de la nature s'écarterent de leur but, ils paſſerent leurs bornes, & notre eſſence céleſte oublia la ſublimité de ſon origine & de ſa deſtination. L'amour de la beauté excita des deſirs défendus; les ſoins de notre entretien produiſirent la haine & l'affreuſe diſcorde; l'inquiéte ambition enfla nos cœurs; la conſcience & la raiſon s'oppoſerent à la vérité aux progrès du mal; mais leur voix devenuë odieuſe par ſes leçons déſagréables, ne conſerva que le droit de reprendre les vices ſans pouvoir les arrêter.

Nous devinmes tous corrompus ; un poiſon univerſel a ſuivi les hommes dans les deux Hémiſphères. L'Avarice, l'Orgueil, la volupté, tout ce qui peut s'engendrer dans un cœur gouverné par le vice, étend ſon empire auſſi loin que l'homme. La Fraude avec ſon regard hypocrite ; le plaiſir que nous reſſentons du malheur d'autrui ; le mépris du mérite étranger ; la Calomnie, cette fille cruelle de l'Envie ; la ſéduction de la foible innocence ; la Gourmandiſe ; l'Oiſiveté ſtérile ; la ſoif d'une vaine fumée, tant de Monſtres ravagerent tous les Cœurs ; il n'en fut aucun qui produiſit dans leur pureté, les fruits auxquels la Providence l'avoit deſtiné. Ces Monſtres ſe couvrent de différentes formes : les uns ſe voilent ſous une honnêteté étudiée ; d'autres, que la honte ne couvre d'aucun maſque, bravent & effrayent les yeux par leur horreur naturelle. Foible différence ! qui ne réſide que ſur la ſurface, qui n'entre point dans

l'intérieur,

l'intérieur, & à laquelle personne ne se trompe plus. Ni le tems, ni le climat, ni la coutume ne peuvent rien sur la nature ; la source coûle toujours, elle ne change que de canal. En vain un Peuple vante-t-il l'innocence de ses moeurs, ses vices ne sont que plus nouveaux & moins meuris encore. Les Glaces éternelles des *Lapons*, où la foible chaleur du Soleil ne produit rien qui puisse faire naître des désirs, n'excluent pas les vices : ils sont comme nous négligens, lascifs, vains, avares, paresseux, envieux, implacables, & qu'importe si dans une querelle animée, c'est la graisse d'un Poisson, ou un métal coloré, qui nous excite à la discorde ?

L'Homme, qui abandonne Dieu, avilit son destin ; en s'éloignant de la vertu, il s'éloigne de son bonheur ; les devoirs sont les seules routes que Dieu nous ouvre à la félicité ; un coeur esclave du vice ne s'est jamais aimé soi-

même. Il n'eſt point de conſolation étrangère contre les tourmens intérieurs. La jouiſſance nous dégoute, dès que le beſoin ceſſe ; les tréſors de ce monde ne font que le bonheur du corps, l'Homme véritable, l'Ame n'y a point de part. Bientôt las de ces faux biens, l'eſprit ſe retrouve dans ſon vuide : ſon dégout dans la jouiſſance découvre l'inſuffiſance des biens, qui excitent nos déſirs. Jamais contents du préſent, courants d'un objet à l'autre, & toujours infidéles, nous éprouvons aſſez la vanité de nos biens. En vain le Deſtin nous accorde au-delà de nos vœux. Pour prix de ſes conquêtes le fils de *Philippe*, * obtint l'empire de l'Univers, mais il ne ſçut jamais trouver le repos. Il n'y a qu'un inſenſé qui puiſſe courir après la fortune, il ne ſçauroit l'atteindre, ſa carrière recommence là, où il en eſpèroit la fin. Mais cette fortune même, qui n'eſt qu'une chimère, n'eſt jamais pure ; l'or & la gloire ne ſont eſtimés que

* *Alexandre* le Grand.

par leur rareté. Les biens de la nature ſont bornés & comptés ; & une partie des mortels s'élève par les biens, dont l'autre eſt privée. Le Conquérant fonde ſa gloire ſur la mort d'un millier de ſon eſpèce, & la misère de pluſieurs Provinces n'enrichit qu'un ſeul Particulier. Le doux conſentement d'une belle en faveur d'un amant condamne ſes rivaux aux tourmens. Nous combattons dans ce monde pour ces faux biens, & c'eſt plutôt notre émulation, que leur prix, qui nous anime : Semblables aux Enfans, (& nous leur reſſemblons tous dans quelque point,) qui pour des riens, qu'ils ſe diſputent, ſe prennent aux cheveux, tour à tour, maîtres du Joüet ils triomphent, & inſultent les autres ; le plaiſir ne demeure à aucun d'eux, & le chagrin leur eſt commun à tous. Nous nous épuiſons en travaux, en ſoins & en déſirs, nous prodiguons le tems & la vie, & ce que nous arrachons enfin à la Providence, eſt abſo-

lument incapable de nous rendre heureux.

C'eſt ainſi que nous trouvons des peines, où nous cherchons le plaiſir. Le Sceptre eſt auſſi ſouvent déteſté par celui qui le porte, que la Houlette. La crainte qui glace l'ame, la colère ſemblable à un torrent de flammes, le déſir impuiſſant de la vengeance, l'éguillon du chagrin, qui perce le plus profond du cœur, la jalouſie vigilante pour ſa propre douleur, l'ardente impatience, qui nous fait acheter trop cher le plaiſir même, les tourmens de l'amour, le fardeau inſupportable de l'oiſiveté, ne regnent pas avec la même fureur ſous les Chaumières que dans les Palais. Une conſcience irritée eſt un fleau plus terrible encore; ni la puiſſance, ni la haine contre Dieu, ne peuvent calmer ſes remords. Sa voix rédoutable pénétre juſques dans les apartemens des Princes; l'Epoux d'*Octavie** tremble ſous l'or & la pour-

* L'Empereur Neron.

pre ; par tout où il va pour ſe reposer, il voit un abîme de peines inévitables, qui s'ouvre ſous ſes pas timides.

Le Corps, ce chef-d'œuvre de la beauté matérielle, ſuivant bientôt l'Ame dans ſon malheur, reſſentit les effets funeſtes du vice. Autrefois parfait, marqué de l'Image de Dieu, il avoit l'innocence pour remède, & la paix pour bouclier : plus éloigné & peut-être libre de la mort, il partageoit les plaiſirs de l'ame, comme il partage à préſent les triſtes fruits du crime. Depuis notre chute le tems a précipité ſon cours, une fureur ſanguinaire a déterré ce métal, qui abrége notre vie déja ſi courte par elle-même; nous cherchons la douleur, la mort, & les maladies juſqu'au ſein de la Terre, & au-delà de la Mer ; l'abondance change en poiſon notre nourriture ; les ſoucis rongeants corrompent le baume de notre ſang ; le feu violent de la volupté

consſume la vigueur du Corps. Uſé, consſumé, n'ayant de forces que pour ſouffrir les douleurs il ſe hâte de retourner à ſon premier repos, qu'il trouve dans le tombeau.

L'eſprit ſéparé du corps, éloigné de toutes ſes illuſions, ſe voit dans un monde, où rien ne lui apartient ; rien ne le ſuit dans ce ſombre Royaume, que la vuë inſurportable de ſa propre laideur. L'or, la gloire, la volupté & la vanité, les objets de ſes déſirs, l'aveuglement & l'illuſion, qui le flattoient ; le génie, l'autorité, la Science, ces joüets de l'amour-propre, de tous ces amuſemens il ne lui reſte que la douleur de les avoir perdus. La différence des choſes eſt renverſée pour lui;il haït ce qu'il avoit aimé, il eſtime ce qu'il avoit mépriſé, il racheteroit s'il pouvoit, chaque moment qu'il a perdu, par des ſiécles de tourmens. La vérité, dont la force étoit affoiblie par le tumulte du monde, ne trouve

rien dans cette solitude qui puisse arrêter sa puissance ; son feu pénétrant perce les replis de la nature, & cherche dans les endroits les plus profonds jusqu'à la moindre trace du mal : le bien, qu'il a négligé, le mal qu'il a commis, les moyens de salut qu'il a perdu, sont des instrumens de torture, échauffés par un repentir perpétuel. Il souffre sans relâche, parce qu'il est son propre bourreau.

Heureux ceux qui, méprisés du monde, pésent le prix véritable des choses, plutôt que celui, que l'opinion leur donne ; Heureux, qui fidéles à la voix secrette, qui leur inspire une frayeur salutaire, se proposent leurs devoirs pour but de toutes leurs actions. Qu'ils soient maltraités du monde, qu'ils vivent dans la honte ou dans la pauvreté, quel plaisir ne leur procurera point un jour le changement d'état ; lorsque leur esprit transporté dans la patrie de la lu-

mière, ſatisfait de ſoi-même, ſe réjouira de la victoire complette qu'il a remportée ſur le malheur, & que tendrement uni avec Dieu, l'Original de ſes perfections, il poſſédera éternellement le Bien ſuprême.

Cependant ce monde, que Dieu créa pour ſa gloire & pour notre félicité, ce monde eſt le ſéjour du mal. Le partage du bien eſt plus petit dans toutes les eſpèces; de mille, qui ſe jettent dans les tourmens, un ſeul échape & obtient le ſalut; pour un bonheur temporel, qu'aucun mortel ne goute dans ſa pureté, nous nous attirons un malheur infini, qu'aucun repos ne ſoulagera jamais. O DIEU, plein de juſtice & de clémence, ta Créature oſe-t-elle te demander comment ta bonté peut s'accorder avec nos tourmens? Père tendre, peux-tu te réjouir de la misère de tes enfans? ton Amour étoit-il épuiſé? ta Puiſſance étoit-elle trop foible? & ſi aucun monde

de ne pouvoir ſe paſſer entièrement du mal, pourquoi ne les as-tu pas laiſſé dans le néant.

O DIEU ! les voïes de ta bonté nous ſont cachées, mais on ne peut pas t'imputer notre aveuglement. Peut-être qu'un jour la vérité qui le tourmente, purifiera notre eſprit refondu par de longs ſuplices ; peut-être qu'alors, ennemi du vice, inſtruit par ſes triſtes fruits, il tournera entièrement ſa volonté au bien, & que Dieu, ſatisfait enfin de notre tardive répentance, nous retira tous vers lui, pour être tout en tous. Car lors même que ſa bouche nous ménace, ſon immenſe bonté s'opoſe à notre perte. Peut-être que le bonheur parfait des Elus compenſe la douleur moins grande des damnés. Peut-être que notre Terre, qui nage comme un grain de ſable dans la mer des Cieux, eſt la patrie du mal, pendant que les Etoiles ſont le ſéjour d'intelligences glorieuſes. Si le vice domine

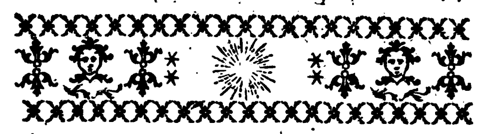
ici, la vertu reside chez elles ; ce point du monde, ce coin le moins parfait, contribuë peut-être à la perfection de ce vaste Univers, & nous, qui ne connoissons le monde, que dans sa moindre partie, nous en jugeons mal en la séparant du tout.

Car Dieu chérit certainement ses Créatures. Connois-tu ton corps ? Dis-moi, qu'y manque-t-il pour le plaisir & pour l'utilité ? considère la liaison & l'harmonie de nos forces : chaque membre est propre aux occupations de l'Homme, chaque partie contribuë à son bien, & à celui des autres parties. Si le cerveau donne la vie au cœur, il en emprunte le sang. Tout est reglé dans l'espace le plus commode. Du but principal naissent encore d'autres avantages particuliers ; la circulation du Sang nous anime, & nous garantit de la corruption, la partie usée se dissipe par la transpiration, & la structure entière de notre corps est

un modéle perpétuel d'une ſageſſe infinie, & d'une bonté parfaite. Dieu, qui a pourvû à nos beſoins avec un ſoin paternel, qui a paré avec tant de magnificence ce corps deſtiné à être la pâture des vers, n'eſtimera-t-il pas davantage, l'ame, l'eſſence de l'homme ? auroit-il deſtiné le corps au plaiſir, & l'eſprit à la miſère ?

Non ta bonté, Grand Dieu, eſt trop manifeſte ; toute la création prouve que l'Amour fait ton eſſence ; la main, qui nourrit les Corbeaux, ne rejettera pas les Hommes, ta bonté ſi grande dans les petits objets, ſera infinie dans ceux qui ſont plus conſidérables. Il n'y a que les Créatures ingrates, qui en doutent. Que ta volonté ſe faſſe, elle ne peut être qu'équitable. Ni l'injuſtice, ni la mépriſe ne peuvent venir d'un Etre infiniment ſage ; ta Bonté, ta Puiſſance, ta Sageſſe ſont parfaites. Un jour, lorſque notre eſprit fortifié pourra ſoûtenir ta lumière,

lorſque le Livre du deſtin ſera ouvert à nos yeux, & que tu daigneras nous aprendre les motifs de tes actions, alors nous t'offrirons, ô Divin Pere ! un culte véritable; alors informés de tes conſeils, que des blaſphêmateurs aveugles oſent blâmer, nous ne verrons dans ta Juſtice que la bonté & la ſageſſe.



LE MATIN.

LA Lune ſe retire, le ſombre voile des broüillards n'obſcurcit plus l'air & la terre ; la clarté des Etoiles diſparoît, la chaleur vive du Soleil reveille toutes les Créatures.

Déja le Ciel ſe pare de pourpre & de ſaphirs ; l'Aurore, qui devance le jour, nous jette des regards gracieux, & l'éclat des roſes qui parent ſon front, diſſipe les pâles légions de la nuit.

L'œil brillant du monde s'avance par la porte de l'Orient dans la carrière lumineuſe des Aſtres ; les nuages s'enflamment d'un feu où s'unit la vivacité de l'éclair & la couleur du rubis, & une flamme dorée couvre la campagne.

Les Roses s'épanoüissent, elles étalent au Soleil les perles d'une rosée rafraîchissante ; & les Lys exhalent une odeur délicieuse de leurs feuilles satinées.

Le Laboureur vigilant vole dans les champs, & conduit avec plaisir sa pésante charuë ; pendant que les troupes légéres des Oiseaux remplissent l'air & les bois de leurs doux accens.

O Créateur ! tout ce que je vois est l'ouvrage de ta puissance ; tu animes la nature ; le cours & la lumière des Astres, le feu & l'éclat du Soleil, sont l'œuvre de ta main, dont ils portent l'empreinte.

Tu allumes le Flambeau de la Lune, pour nous éclairer ; tu prêtes des aîles aux vents, & à la nuit la rosée qu'elle verse sur nous ; tu regles le cours & le repos des Astres.

De l'argile & de la poussière tu formas les montagnes ; tu as coulé les métaux en mettant du

ſable en fonte, tu as étendu le firmament, & tu l'as revêtu de nuages, comme d'une draperie.

Tu as formé les veines de ce Poiſſon monſtrueux, qui regorge des rivières, & qui excite des tourbillons en frapant de ſa queüe péſante: du limon tu as créé l'Eléphant, & tu anime ſa maſſe énorme, ſemblable à une colline vivante.

Tu affermis les voutes brillantes du Ciel ſur le vuide, & ta parole tira du néant ce vaſte Univers, qui n'eſt borné que par ſa propre grandeur.

Grand Dieu! des Eſprits créés ſont trop petits pour réléver la gloire de tes œuvres; elles ſont immenſes, & pour les comprendre il faut être infini comme toi.

Je me renferme dans mes bornes, tu bleſſes, divin Soleil, ma foible vuë; que ſervent les loüanges d'un vermiſſeau à celui dont le Ciel eſt l'ouvrage?

DESIR DE REVOIR
SA PATRIE.

BOIS chéris ! charmans Bocages ! dont la verdure ombrage les hauteurs aimables de H... * quand irai-je me rafraîchir dans votre ſein, où Philoméle badine ſur les branches légères ? quand irai-je me coucher ſur ces côteaux, que la nature a tapiſſés de mouſſe, où dans le ſilence on n'entend que le murmure des feuilles, & du ruiſſeau, qui arroſe ces près ſolitaires ?

O Ciel ! quand me permettras-tu de revoir ces Vallons, où j'ai paſſé le printems de mon âge ; où j'ai rêvé au bruit d'une petite caſcade à des vers pour Silvie ; où les careſſes des Zéphirs, animants les feuilles, entretiennent dans une Ame fatiguée une douce mélancolie ; où aucune douleur ne

* Campagne près de Berne.

peut résister au calme de ces fonds impénétrables aux rayons du Soleil.

Ici j'ai à soûtenir sans relâche le combat de mes chagrins, le repos est un bien inconnu pour moi ; mon esprit succombe sous des maux toujours nouveaux, & je ne connois plus les douces impressions de la tranquillité & de la joïe. Loin de la Patrie, où je commençai à vivre, sans Parens, étranger à tout le monde, abandonné aux conseils de l'aveugle Jeunesse, je suis livré à une liberté dangereuse, avant que d'avoir apris à me conduire.

Tantôt une maladie se glisse dans mon corps languissant, qui étouffe en moi jusqu'au désir de la gloire & de la vérité : tantôt un revers de fortune renverse ma frêle espérance, qui ne combat qu'avec peine mes chagrins & mes malheurs. Tantôt la Mer se jettant sur les ruines des digues écrou-

lées, porte la mort jusques sur nos remparts * : & tantôt Mars nous ménace de flammes, qui commencent à se reveiller sous les cendres.

Mais consolons-nous, tout a sa fin ; l'orage s'affoiblit à chaque coup qu'il porte : les maux passés nous aprennent à gouter le bonheur présent : on ne goûte point le plaisir de l'aisance, quand on n'a jamais senti l'adversité. Le tems emporte sur ses aîles rapides mon affliction pour lui faire succéder le repos. Hélas ! peut-être respirerai-je encore une fois l'air des côteaux où je suis né.

Ah puisse-je bientôt vous revoir, Bois chéris ! aimable Campagne ! ah si le Destin m'accordoit les plaisirs tranquilles de votre solitude ! Enfin le beau tems succédera, il succédera peut-être bientôt à l'orage, & le repos à mes peines. Fleurissez lieux charmans, en attendant que je fasse vers vous mon dernier Voyage.

* L'Auteur étoit alors en Hollande.

LA GLOIRE,

à M. GILLER.

VAine Gloire : néant eſtimé ! l'Antiquité t'éléva des autels, tu es encore aujourd'hui l'Idole de l'Univers : Fantôme enchanteur, ſon flateur, fille du Préjugé, objet des vœux de la Folie, qu'as-tu donc de ſéduiſant pour nous ?

Tu appris aux peuples heureux de l'âge d'or à devenir les inſtrumens de leur propre malheur. Tu as établi les droits ſuperbes du ſang : des entrailles de la terre tu as tiré l'Epée, cet ornement furieux de l'Homme.

C'eſt toi, qui excitas la vanité des Hommes à rechercher avec avec ardeur le rang des Princes, que le repos fuit à jamais : Si

nous nous chargeons du fardeau des dignités, sans consulter nos forces, c'est parce que l'on te voit auprès du Thrône.

Pour toi, des Armées nombreuses volent avec joie à une mort certaine au travers du péril qu'elles méprisent : c'est pour te trouver après leur trépas, que les Vieillards même abrégent leurs jours, qu'ils chérissent tant.

Ton feu anime les Génies les plus sublimes ; tu enseignes les Arts, & tu formes les Maîtres. Tu es le soûtien de la Vertu : Le Philosophe même te suit de loin, c'est toi, que son œil cherche avidement dans les Astres ; ce n'est pas leur mouvement admirable qu'il cherche.

Ah ! si les yeux des Mortels étoient capables de te pénétrer, ils découvriroient bientôt ton néant ! Météore éblouissant, nous cherchons en toi le souverain Bien

& nous n'y trouvons qu'une vaine aparence.

Jeune homme ! s'écria ce Sage de l'antiquité, pourquoi ta course héroïque se hazarde-t-elle jusques dans la couche de l'Aurore ? † Tu voles à travers mille épées nuës, afin que la populace oisive des Athéniens s'informe à table de tes exploits. *

Voilà comme sont faits tous les Hommes ; personne n'égale Aléxandre en Valeur, mais la plûpart le surpassent en folie. On sacrifie ses années les plus belles pour aprendre son nom à l'Europe.

Quelle gloire goûterai-je dans le tombeau, quand on lira mon nom à la tête de ceux qu'une bataille aura fait périr. O sang des

† Aux extrêmités de l'Orient.

* Alexandre en passant l'Hydaspe s'écria ; combien de périls me faut-il essuyer, pour que les Athéniens parlent avantageusement de mes exploits.

Héros dignement répandu, si les Gazettes publient vos actions merveilleuses!

Trop heureux encore, si la Renommée couronne vos blessures, vous la possédez du moins, cette noble chimère; mais combien de ceux qui perdent leur vie avec un courage égal au vôtre, trouvent à peine une place dans la liste des morts.

Lorsque le fils de *Philippe*, à l'approche de la mort, vit couler son sang divin, la Renommée en pésa toutes les gouttes: mais les instrumens de ses Victoires, les Compagnons de ses Guerres, ont perdus jusqu'à leurs noms avec leurs vies.

Hélas, qu'ont-ils perdus? la gloire de vivre dans la mémoire des hommes, nous touche t-elle après le trépas? *Achille*, dont l'audacieuse vertu sert encore d'exemple au courage de la jeunesse, est

mort comme le moindre des mortels.

Elevez, vains Monarques du Sud, ces Piramides éternelles, cimentées du ſang de vos ſujets, mais deſtinés à être la pâture des vers, ſachez que le poids de ces Mauſolées qui vous couvrent, n'ajoûtera rien à la douceur de votre repos.

Quelle ſatisfaction la gloire peut-elle vous donner pendant la vie? Connoît-elle le repos? Elle loge dans de magnifiques Palais? elle nourrit les Rois mêmes, mais elle les nourrit de fumée.

Dites-moi: Le plus grand des *Céſars*, * couronné de mille lauriers, n'a-t-il pas tout ce que vous pourriez déſirer? mais pénétrez, eſclaves d'un vain éclat, juſques dans l'intérieur de ſon Cabinet,

*Charles VI. qui étoit alors au comble de ſa fortune.

& voyez si vous lui envierez sa fortune.

Il est flateur d'être né dans la puissance & nourri dans la grandeur ; mais le lustre de tant de Diadêmes, la majesté de tant de Thrônes, n'est que la parure de l'inquiétude.

Détourner les Armes irritées de l'Europe, ou les réprimer ; être au timon de la terre, protéger des sujets opprimés, ou les appaiser, tant de soins étrangers occupent le Prince pendant le jour.

Mais gouverner son propre Empire, soûtenir l'Etat, l'Eglise & le Commerce, faire ce que l'honneur & l'utilité exigent, éguiser ses Armes dans la Paix, jetter le fondement du bonheur de la postérité, ces soins le privent du repos même de la nuit.

Il gémit sous le poids de sa dignit

gnité ; vous voyez l'éclat, & il ſent le fardeau ; vous dormez ſans crainte pendant qu'il veille ; trop heureux ſi le Deſtin briſoit les chaînes dorées de ſon brillant eſclavage.

Mais lorſque les malheurs accablent un Prince ; lorſque le Deſtin même le combat ; lorſque la puiſſance & la malice le foudroïent, & que ſon Thrône ébranlé par l'orage tremble ſous lui, c'eſt alors qu'il ſent le poids de ſon Sceptre.

Malheureux ſi ſon orgueil l'aveugle, le Souverain Maître de l'Univers qui lui confie le Sceptre, lui apprendra à qui il en doit l'hommage. Le laurier ne garantit pas de la foudre, le tonnerre frappe les cimes des tours, & le malheur pourſuit les Tyrans.

Combien de Héros qui le matin étoient couverts de lauriers, & auxquels le ſoir on n'a accordé

qu'avec peine un cercüeil ? Que de Conquérans finiſſent leurs jours qu'ils ont conſervés dans mille dangers, par le poiſon qu'un Ami leur préſente.

Le modéle des Princes eſt obligé de ſouffrir à ſes côtés un monſtre digne du dernier ſupplice. * *Auguſte*, vainqueur de la terre, voit périr ſa Maiſon couverte de honte, par les crimes de ſes Enfans.

Pars, *Hannibal*, des Montagnes brûlantes de l'Afrique, paſſe les Alpes eſcarpées, cherche la gloire dans le ſang des Romains : Rome même tremble au bruit de tes armes, mais après tant de victoires, le poiſon ſera ta dernière reſſource.

Quand il y auroit enfin un mortel conſtamment favoriſé de la Fortune, & qui ſeroit au comble de ſes vœux, ſeroit-il plus libre de ſoins ? L'ambition eſt un

* Antonin le Philoſophe, & Fauſtine.

feu éternel, que ni le tems, ni la gloire ne peuvent éteindre.

Ce que nous ſouhaitons aujourd'hui, la poſſeſſion d'un jour nous le fera oublier ; un autre ſouhait ſuccédera à celui-là ; la gloire nous excite à des actions toujours plus grandes ; elle regarde comme honteuſe la réputation même que nous avons acquiſe.

Les rives les plus reculées du *Gange*, ſont les bornes des exploits du fils de *Philippe* : là le monde finit, mais les déſirs du Conquérant ne ſont point remplis ; il voudroit pouvoir s'ouvrir dans les Cieux mêmes, une nouvelle carrière pour ſes exploits.

O vous que la vertu conduit à une gloire plus pure, quelle vanité vous ſéduit ? que vous ſert-il de marcher ſur les pas des Dieux, ſi dans les routes ténébreuſes du vice, il eſt un chemin qui mêne à l'immortalité ?

La Renommée ne se borne pas à illustrer les bonnes actions, elle confond la lâcheté avec la valeur, & la vertu avec les vices ; jamais elle ne pèse le prix des choses ; qu'une trahison réüssisse, son auteur est sûr de l'immortalité.

Qui nous a donné l'éloge d'un *Habis*,* pendant que les crimes des *Césars* se conservent à jamais dans mille ouvrages ? *Alexandre* n'est-il pas surnommé *le Grand*, pendant qu'*Ungue* & † *Ascan* sont ensévelis dans les ténébres d'un éternel oubli ?

Avouez-le, grands Héros ! la

* Roi d'Espagne, qui a régné long-tems, & appris à ses Sujets l'Agriculture & les Arts. Voyez *Justin*, Livre 44. chapitre 4.

† *Ascan* est le nom du Fondateur de l'Empire Germanique. *Ungue*, est celui d'un ancien Roi de Suéde ; qui a gouverné ses Peuples dans la paix, & dans l'abondance. Voyez DALIN, *Histoire de Suéde*, ou l'extrait dans la *Bibl. Rais.*

poſtérité que peut-elle admirer en vous, qu'une heureuſe folie ? Qu'on vous ôte l'honneur d'avoir déſolé le monde, d'avoir pillé, aſſaſſiné, brûlé, ſaccagé, que reſte-t-il en vous de mémorable ?

Je veux enfin que la Gloire nous conduiſe à un plaiſir parfait, mériteroit-elle nos empreſſemens ? Nous lui ſacrifions les plus beaux jours de la vie, & le meilleur de nos forces, & nous ne la poſſédons qu'après la mort.

Des chemins eſcarpés nous conduiſent inſenſiblement à la gloire ; nous païons chaque pas de notre ſang ; avec l'âge nous croïons atteindre le ſommet, & la mort nous replonge dans l'abîme.

Lorſque le Vainqueur de *Babylone* apprend dans les bras de ſes Héros étonnés, que ſon mal eſt ſans reſſource, à quoi lui ſervent alors ſes Couronnes ? Que lui importe que des débris de Thrônes

renverſés, il ſe ſoit élevé des Autels pendant ſa vie ?

Réjoüis-toi de la victoire d'Arbêle, eſſuïe avec les lauriers qui te couvrent, la ſueur froide de ton viſage glacé ; tu triomphe pour mourir avec plus de douleur ; tu as pillé la Terre pour des héritiers inconnus, tu as été le Maître du monde, & tu rentres dans le néant.

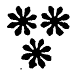
Céſar, viens, vois & triomphe, que l'Univers, le Théâtre de tes guerres, te ſoit ſoumis ! mais ſache que des poignards prêts à te frapper, furent éguiſés avant ta naiſſance, rien n'eſt capable de t'en garantir.

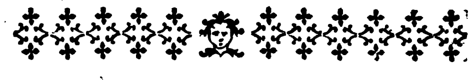
Heureux celui, qu'un Deſtin favorable préſerve d'une gloire & d'une fortune éclatante ; qui mépriſant ce que le monde encenſe, libre du joug des affaires, emploïe les forces du corps & celle de l'eſprit à la vertu.

O! toi, qui unis les agrémens d'une aimable jeunesse, à une vertu plus meûre, que manque-t-il à ton bonheur? Heureux *Giller*, tes jours sont purs, les soins & de vaines plaintes, ne les troublent pas, puisque l'ambition & l'envie ne te dominent point.

Ces peines que l'on se donne pour changer sa situation; ces vains projets pour une fortune éloignée, n'ont point d'appas qui te séduisent; la source d'une satisfaction constante, ne tarira jamais chez toi, elle coule de ton cœur.

A quoi te serviront mes vœux? Le verre peut-il embellir le diamant? La gloire peut-elle relever l'éclat de la Vertu? La Vertu elle-même te donnera ce que je ne puis que te souhaiter.





LA VERTU.

ODE

A M. DROLLINGER.

NOn, la vertu n'eſt point une chimère ; c'eſt dans le cœur qu'elle germe. Il eſt un Dieu, & ce Dieu de ſa foudre frappe la cime des Monts.

Que les Athèes ſe rient du Ciel; l'erreur naît d'un cœur corrompu ; ils croient s'affranchir de leurs devoirs en les mépriſant.

Ce n'eſt ni l'orgueil ni l'amour propre, non, ce ſont des ſentimens que le Ciel nous inſpire, qui nous enſeignent la vertu, & qui nous apprennent quelle eſt ſa recompenſe.

Eſt-ce la diſſimulation qui nous fait

fait triompher de nous-mêmes, qui étouffe le feu de la colere, qui nous fait condamner les flammes agréables d'un amour dangereux ?

Est-ce la stupidité ou la ruse, qui porte le sage à soûtenir la vertu dans les fers, & à ne point pâlir aux approches de la mort ?

Est-ce la folie, qui réunit deux cœurs ? qui fait qu'un ami se retrouve dans l'autre, & qu'on se précipite au milieu des ennemis pour sauver celui qu'on aime.

La pitié de *Titus* vient-elle de l'ambition ? cette pitié qui l'engage à ouvrir des bras bienfaisants aux malheureux, à partager ses pleurs, & à saigner des coups qu'on lui porte ?

Au milieu de sa malice effrénée, la Jeunesse reconnoît encore l'Image de Dieu dans la Vertu, & lorsqu'elle haït le bien, elle aplaudit en secret au vrai Sage.

Le vice, il est vrai, fleurit & prospère ; l'avarice conduit aux

richeſſes, l'ambition aux honneurs, la malice à la grandeur, l'adulation aux graces, & la vertu au mépris.

Mais le Ciel a toujours conſervé des Diſciples: la Piété ſubſiſte dans l'obſcurité, l'or & les perles ſe trouvent chez les Mores, & les Sages parmi la foule inſenſée.

La vertu eſt la ſource de la vraïe tranquillité; la volupté dégoute, les Richeſſes laſſent, les Couronnes péſent, la Gloire n'éblouït pas toujours, mais la vertu ne manque jamais.

Cher DAMON, ſi tout ne va pas au gré de mes déſirs, je rentrerai dans moi-même; la joie & la triſteſſe ſient également bien au Sage, la Vertu orne l'une & l'autre.

Le Sage, il eſt vrai, ne choiſit pas ſa deſtinée; mais il fait ſervir le malheur même à ſa félicité; SI LA MASSE DU CIEL VENOIT À S'ECROULER, IL RESTEROIT FERME SOUS SES RUINES.

DORIS.

LA lumière du jour s'eſt obſcurcie ; le pourpre, qui brilloit au couchant commence à pâlir ; la Lune montre ſes cornes argentées , la Nuit verſe ſes pavots, & abbreuve par la roſée la Terre altérée.

Viens, DORIS , viens ſous ces Hêtres : rendons-nous dans ces lieux tranquilles , où nous n'aurons d'autres témoins que nous mêmes. Le ſouffle des Zéphirs amoureux y anime les feuilles, t'invite par ſes careſſes.

La ſombre verdure de ces arbres épais jette l'ame dans d'agréables rêveries ; elle s'y livre, contente d'elle-même , elle recueille avec plaiſir ſes penſées diſtraites.

Dis-moi , DORIS, ne ſens-tu

pas dans ton cœur les mouvemens délicats d'une tendre douleur, plus douce que le plaisir même? tes regards ne s'attendrissent-ils pas? Ton sang ne vient-il pas avec plus de vivacité enfler ton sein innocent?

Je vois que ton cœur se consulte; tu te demandes, que m'arrive-t-il? que sens-je? Mon Enfant, tu ne le connoîtras pas, mais je te le dirai sans peine, je sens bien plus pour toi.

Tu rêves; ta vertu s'allarme: l'aimable rougeur d'une chaste jeunesse couvre ton visage confus; des mouvemens opposés émeuvent ton sang: un honneur sévère te fait rejetter un Amour innocent, que ton cœur ne rejette pas.

Adoucis tes regards, belle Enfant, soumets-toi à ta destinée; l'Amour seul lui manquoit encore. Pourquoi refuser ton bonheur! tu n'en échaperas pas; qui goute a choisi.

La prémière fleur du bel âge anime ton eſprit vif, qui n'eſt pas fait pour languir dans une indolente indifférence? la ſource du feu qui brille dans tes yeux, eſt dans ton cœur; tu ne reſteras pas toujours inſenſible. On aime aiſément, quand on eſt aimé de tout le monde.

Quoi, l'Amour poûrroit-il t'effraïer? la honte n'eſt que pour le vice; l'Amour n'a rien qui faſſe rougir. Regardes tes Compagnes, tu ſens ce qu'elles ont ſenties, ta flamme eſt celle de la Nature.

Ah! ſi tu te laiſſois toucher par une ombre de cette volupté que goûtent deux cœurs qui ſe ſont dévoués l'un à l'autre, tu redemanderois au Deſtin ces longues heures, que ton cœur inſenſible a paſſé dans l'oiſiveté.

Lors qu'une Belle s'eſt rendue à celui qui ne vit que pour elle, & que ſes refus ne ſont que des

badinages; lors qu'après les preuves de la fidélité du Berger, la raiſon s'accorde avec le cœur, & que la vertu elle-même le couronne de myrthe.

Quand de tendres réſiſtances, de douces violences, des vols amoureux, & des combats agaçants enyvrent leurs cœurs de volupté; quand les regards diſtraits de la Belle, & ſes yeux couverts de larmes demandent ſecrettement ce qu'elle refuſe.

Quand.... mais je me tais, aimable DORIS, ce que je dis, n'eſt qu'un ſonge de ce plaiſir que je t'ai dépeint. Délicieuſes inquiétudes, doux raviſſemens, quoi, j'entreprends de vous décrire, à peine le Cœur peut-il ſuffire pour les ſentir.

Tu ſoupires, DORIS, tu t'attendris? trop heureux, ſi mes paroles pouvoient t'inſpirer du goût pour l'Amour! Que l'Amour eſt agréable! ſi ſon image excite de

ſi tendres mouvemens, que ne fera point l'Original ?

Jouis de la vie, ne ſois pas ſi belle inutilement pour toi, ne ſois pas ſi belle pour notre tourment. Ne te récrie pas ſur la crainte & ſur les chagrins de l'amour ; le fade aſſoupiſſement d'une froide indifférence eſt mille fois plus déſagréable.

Qu'as-tu d'ailleurs à craindre ? laiſſe à d'autres cœurs les précautions qui viennent de la crainte d'être abandonnés, dès qu'on les poſſéde. Tu reſteras toujours la Maîtreſſe des Ames, ſi ta beauté captive les Eſprits, ta vertu les retiendra dans les chaînes.

Choiſis parmi notre jeuneſſe ; ton régne eſt celui de la vertu ; mais choiſis moi, ſi j'oſe te conſeiller. Pourquoi te célerois-je mon cœur ? Ton choix peut tomber ſur de plus nobles objets, mais ſur perſonne, qui m'égale en amour.

Tel prônera ſes Aïeux, tel autre brillera d'un luſtre acquis, tel enfin peindra délicatement ſa flamme ; chacun vantera quelque choſe : pour moi, je n'ai qu'un cœur à t'offrir, un cœur, que le Ciel m'a donné.

Ne te fie pas à tous les Amans ; ſouvent leurs paroles expriment un Amour violent, pendant que leur cœur ne ſent rien. L'un aime l'éclat qui t'environne, l'autre t'aime, parce que tout le monde t'aime, un autre ne cherche en toi que ſon plaiſir.

Pour moi, j'aime, comme on aimoit, avant que la bouche ſçût feindre des ſoupirs impoſteurs ; avant que les ſermens de fidélité devinrent le fruit de l'art. Mes yeux ne ſont tournés que ſur toi, de tout ce qu'on eſtime en toi, je ne demande que ta faveur.

Je ne brûle pas uniquement dans mes vers ; je ne cherche pas à t'élever au rang des Déeſſes, il te ſied trop bien d'être une Mor-

telle. Un autre ſe plaindra avec plus d'art, ma bouche en dit moins, mais mon cœur ſent infiniment davantage.

Si un cœur plein d'amour, que perſonne ne partage avec toi, ſi une fidélité éprouvée dans les douleurs, ſi un reſpect véritable peuvent te toucher, ſi tu donnes cœur pour cœur, sûr de ton amour je ſuis le plus heureux des Mortels.

Rends juſtice à ma Flamme; tes beaux Yeux qui l'ont fait naître, la connoiſſent par une longue épreuve. Si je t'ai toujours jours paru fidéle, agrée mes ſervices; un ſeul mot ſuffira pour les payer.

Pourquoi ces regards timides, épars, & languiſſans; nous ſommes ſans témoins, belle Enfant, ne puis-je t'attendrir? Oüi ta bouche ne donne aucun ſigne, mais tu conſens par tes ſoupirs.

SATYRE.

JE n'ai que trop blâmé le monde, à quoi ſert-il à la Vérité de ſe montrer ? a-t-elle jamais trouvé des partiſans ? voyez un JUVENAL, le fleau de l'Antiquité ; quel bien ſes Satyres ont-elles fait à la Societé ou à lui-même ? le fiel de ſa plume mordante le fit réléguer en Libie, pays plus éloigné & plus ſtérile que Tomos. Rome lut ſes écrits, & Rome continua ſes excès. Tout le monde fait aujourd'hui, ce que Rome fit alors. Depuis que BOILEAU a banni le faux eſprit du Parnaſſe, la raiſon & la rime ſe ſont-elles unies en France ? NADAL ne vit-il plus ? PELEGRIN ne rime-t-il pas encore ? tout Paris ne court-il pas à la farce de Scapin ? Moi, qui ne ſuis point né ſous une Etoile poëtique, à quel titre vais-je réformer les actions des Humains ? L'Hypo-

crite, en lisant mes vers, suspendra-t-il ses médisances secrettes ? Sa haine en deviendra plus vive, & son cœur ne se corrigera pas. L'Image de THESSALE * fut elle gravée sur le titre, prévenu de son mérite, le Médecin se récriera toujours contre les remédes que d'autres ont proposés.

Je ne ferai donc que loüer, s'il m'est possible. Tu ris, ma Muse ; mais il faudra t'y résoudre. Le sage DESPREAUX n'a blâmé que des Poëtes, & s'il n'eût chanté avec le même génie le passage * du Rhin, il se fût peut-être morfondu de froid & de misère, & eût entonné avec *St. Amant* des plaintes lugubres. Mais où trouver un Héros digne de mes Chants ? Je parcours tous les noms ; depuis le Sceptre à la Houlette, je ne trouve

* *Thessale*, célébre Médécin sous *Neron*.

* Tout ce que *Desspreaux* dit à la gloire du grand *Louis*, c'est qu'il fut spectateur de cette action. *Mais Louis d'un regard sut bientôt la fixer.* Epître IV. 127. v.

que trop de matière pour des Satyres, & trop peu de ſujet pour des loüanges. Faites comme AUGUSTE le dénombrement de tous les âges, vous ne trouverez point de fin au vice, & aucun commencement de vertu.

Dis-moi, Helvétie, Patrie de tant de Héros ! pourquoi tes anciens habitans reſſemblent-ils ſi peu aux modernes ? N'étoit-ce pas ici, où brilla le glaive de BIDERBO; ** qui teignit de ſon ſang le drapeau arraché à l'ennemi ? Où coule le ſang des MUHLEREN, * & des BUBENBERG ? de ces Ames

** Biderbo, s'appelloit Walo de Gruieres; on lui donna le nom de Biderbo, *ou d'Homme d'honneur*, parce qu'il avoit ſauvé le drapeau de la République dans une bataille donnée près de Berne, contre Fréderic Duc d'Autriche, fils de l'Empereur Rodolphe, en 1289. Ses deſcendants ont toujours porté ce nom en mémoire de cette action.

* *Bubenberg* Famille d'une ancienne nobleſſe à Berne, aujourd'hui éteinte. Ils furent les fondateurs de cette République,

de l'Etat, qui avec un courage ferme ont vécu pour la Patrie, & sont morts pour elle ; qui méprisans également l'or & l'ennemi, nous ont acquis une gloire, que des neveux dégénérés après bien des siécles ont de la peine à effacer. Alors les troupeaux faisoient les richesses, & souvent le même bras battoit la graine & les ennemis. Alors, des Femmes, plus vertueuses que les Hommes de nos tems, racheterent par le sacrifice de leurs bijoux l'Etat de sa ruine, ** cet Etat, dont les trésors servent à présent de Banque ouverte, & de ressource au luxe. Où est cet amour de la gloire, qui rendit Rome la Capitale du Monde, & nous éleva du néant à la grandeur ? Où est cette ambition, qui se fait

sous la conduite de Berchtolde V. Duc de Zaringue. *Muhleren*, un Officier de cette Famille, qui étoit aussi d'une ancienne noblesse, fit paroître son courage dans la défense de Morat contre Charles le Hardi, en 1476.

** C'est un trait de l'Histoire de Berne.

un devoir & un plaisir des périls & des peines, qui veille pour le bonheur de la postérité, qui nous anime à mourir pour les besoins de l'Etat, & qui cherche à obliger tout le monde. Qu'êtes-vous devenus, cœurs généreux, qui ne désirans rien pour vous-mêmes, ne connoissant d'autres richesses que celles de la patrie, dévoués à l'Etat rétrécissiez vos bornes, pour étendre celles des citoyens? Hélas! le tems a enséveli ces grands Hommes avec leurs vertus; il ne nous reste d'eux que quelques traits dans le visage.

Ce n'est pas que le Ciel nous ait si fort abandonnés, qu'on ne trouve des restes précieux de l'âge d'or, des Magistrats dont Rome n'eût pas rougi, & dont le zéle pour le bien public éclate encore.

* STEIGUER porte le faix d'une

* C'est le même Seigneur, à qui ces Poësies sont dédiées. On ne trouve cet éloge que dans la dernière édition; M. de Haller par une délicatesse peut-être

Dignité bien acquise, & soûtient le poids de l'Etat. Il apprit l'art de régner avant que de l'éxercer ; différent en cela des Grands, qui ne s'instruisent que dans l'éxercice de leurs Charges. Sous la poussière tranquille des parchemins à demi rongés, il cherche l'Histoire de la République, ses révolutions, le flux & le reflux des affaires. Son esprit toujours vif, toujours appliqué, passe dans les veilles & au service de la Patrie, le tems que la Jeunesse indolente perd dans les bras du sommeil. Il fait circuler les trésors de l'Etat pour le bien des citoyens ; comme le cœur répand la force & la vie dans les membres. Personne ne sort affligé de sa présence ; il aime la vertu, & il en est aimé.

outrée ne crut pas devoir le publier dans celles de 1732. & 1734. Il craignit qu'on ne l'accusât de flatterie, & qu'on ne le soupçonnât de faire servir sa muse à lui procurer des Patrons. Ces raisons ayant cessées depuis son éloignement de sa Patrie, il ne crut plus devoir priver l'illustre Chef de sa République d'un éloge si bien mérité.

† CATON vit encore ; il oppoſe ſon exemple aux mœurs corrompuës, & combat le vice par ſes actions. Il eſt vrai que ni CATON, ni les Loix n'ont pû arrêter le torrent du luxe & du libertinage ; mais tel qu'une digue inébranlable, qui repouſſe la fureur des vagues enflées pour la rompre, ſans céder au courant, lors même que les flots impétueux ſe répandent ſur ſes bords, tel CATON n'a ſouffert, pendant que le torrent des mœurs étrangères a inondé de vices toute l'Helvétie. La ſimplicité des anciens temsi, où la politeſſe ne différoit point de la ſincérité, où la vertu étoit honorée dans la pauvreté même, cette ſimplicité règne dans ſon Ame auſtère, qui n'a jamais été trompée par la ruſe, que les ménaces des Grands n'ont pû détourner de

† Il vivoit encore alors, mais il ne vit plus. Ce caractère eſt fort marqué pour ceux qui ont connu la perſonne qu'il dépeint. M. de Haller n'a pas cru devoir la nommer.

de la juſtice, qu'aucun intérêt n'a jamais fléchie. Plein de rigueur pour vanger les Loix, plein de compaſſion, lorſqu'elle eſt permiſe, plein de bonté pour les malheureux, ſévère contre la malice inſolente, toujours attaché au bien de la Patrie, il eſt autant ennemi du vice, qu'il eſt haï du vicieux. Puiſſe-tu vivre grand Homme! puiſſe-tu ne jamais perdre tes forces, & veiller pour nos Enfans, comme tu as veillé pour nos Pères.

On connoît aſſez les autres amis de l'Etat, ils ſont faciles à compter: & quand la mort aura tranché ces vies prétieuſes, quel ſoûtient trouvera-t-on à la Patrie? Qui réunira la ſcience à la vertu? Qui marchera ſur les traces de ces grands Hommes, pour remplir le vuide que laiſſera leur vertu plutôt que leur nombre.

Ce ne ſera pas *Appius*, qui dans ſon extérieur pompeux, dans ſes diſcours & dans ſes regards, n'é-

tale que ſa grandeur & ſa puiſſance. La porte de ce grand homme n'eſt pas ouverte à tous les Citoyens ; il n'accorde pas ſes regards à tout le monde. Son autorité fléchit le droit, il veut que ſes ordres ſoient des loix. Maître de ſes Citoyens, il ne l'eſt pas de ſoi-même. Mais ôtez ce luſtre emprunté, le Héros s'évanoüit ; la différence de lui à nous, diſparoît dans l'intérieur ; ce n'eſt qu'un eſprit commun, ſoûtenu par l'orgueil, un Palais ſuperbe, dont les appartemens ſont déſerts.

Ce ne ſera pas *Salvius*, le favori de nos Femmes. Si l'on veut faire quelque amplette, on n'a qu'à conſulter ſon goût délicat. Qui eſt-ce qui connoît mieux que lui, le cours d'une Mode régnante, ou le prix d'un ruban ? Qui porte des habits plus bigarrés, ou d'une façon plus nouvelle ? Qui eſt-ce qui nomme Paris plus ſouvent, & donne les Cartes avec plus de graces ? Qui mieux que lui place

ſes pieds ; qui chante & qui ſaute plus légérement ? O Appui de ta Patrie ! Où trouverons-nous un enfant qui ait à rougir un jour de tant d'adreſſe ?

Sera-ce DEMOCRATE, cet héritier de l'Etat, qui n'a d'autre Patrie que ſa Famille, qui connoît toutes les Généalogies, ſupute toutes les Elections, & compte tous les ſuffrages ſans ſe tromper d'une balotte ? Il s'engage aujourd'hui à l'un, & demain à l'autre, & ne met que le rideau entre la promeſſe & l'effet. Il régle la juſtice ſur l'amitié, fait un commerce des Emplois, & ne dédaigne aucun moyen, pour charger l'Etat de ſa Famille. Il parcourt toutes les maiſons, ménace, flatte, ſuplie, promet, & traite tout le monde de Couſin.

Ce ne ſera point non plus RUSTIQUE, à qui rien ne déplaît davantage dans les mœurs du Siécle, que la ſobriété. C'eſt un Homme du vieux ton, qui blâme

tout Eſprit nouveau, qui parle & boit comme ſes Ancêtres. C'eſt dans la Cave, qu'il faut éprouver ſa capacité. Là il vous nommera à la ſeule vuë, le côteau & l'âge du vin. Mais de connoître les Sciences, la Patrie, les devoirs, l'Egliſe & le Commerce, ce ſont des rêveries, qu'il ignore ſans peine. Le Monde pourra ſe changer, ſa tête ne changera point. Que l'intereſſe le Droit, c'eſt une marchandiſe étrangère? Il apelle juſte, ce qui lui plaît; ſolide, ce qu'il comprend: m'écontentement, le devoir d'un Citoyen; étranger, tout Homme qu'il haït.

Seroit ce SICIN, ce Frondeur de l'Etat, qui croit avoir ſeul la ſageſſe en partage, & le bon ſens en dépôt; qui ne trouve rien de raiſonnable, que ce qui part de ſon fond; & qui déſaprouvera ſes propres ſentimens dans la bouche d'un autre. Tantôt il ſe plaint, que l'on punit avec trop de ſévérité, & tantôt, que l'on laiſſe le

cours libre au vice. Il compare aujourd'hui notre Etat à celui de Zug, & demain à celui de Venise. Qui peut se promettre son aprobation dans le gourvernement? Tout est mal à son gré; il trouve les récompenses déplacées, & les refus injustes. C'est ainsi que les Grénouilles, qui peuplent les roseaux, font entendre leur coâssement par le beau tems comme par l'orage.

Ce ne sera point HELIODORE, qui ébloui par l'éclat de la France, rougit de n'en pas être l'esclave; il méconnoît sa Patrie, fait parade du portrait du Roi, traite de bagatelle cette liberté, que nos Ayeux ont scellée du sang de CHARLES, méprise les bornes étroites de l'Etat; laisse les Loix au Peuple, & paroît honteux du titre de Sénateur. Fuis Esclave! une République ne veut que des Ames libres, une Ame servile est indigne d'y commander.

Qui donc? HEREPHILE, ce

Chrétien de tous les cultes, qui est membre de toutes les Sectes sans être attaché à aucune ; cet Avocat des vices, ce Protecteur des faux Dévots, qui entreprend de défendre ce qui sert à la ruine de l'Etat, qui apelle la malice simplicité ; l'hypocrisie dévotion, & arrache le glaive à la justice irritée. Il noircit le Culte & la Réligion par des discours équivoques, & ne raille jamais avec plus de plaisir, que sur les Ministres. Souvent il cache d'autres vuës sous un amour aparent, & ses desseins réüssissent mieux quand ils ont Dieu pour prétexte. Ces richesses, qu'il semble dédaigner, ne sont pas négligées : si son ame est dans le Ciel, ses mains sont sur la Terre.

Qui encore ? ZELOTE, cet Ange de l'Eglise, prêt à me tirer au Ciel la corde au col. TIMON ce Misanthrope, qui n'a jamais rien aprouvé, & qui ne sourit, que lorsqu'on condamne un criminel au suplice. Ce SINGE des François,

qui prend du Tabac pendant l'élection ; qui badine en prêtant des sermens, & siffle dans l'assemblée du Sénat. Cet *Autre*, qui mal affermi sur ses pieds, voit tourner l'Hôtel de Ville ; qui va de la table au Sénat, & du Sénat à la table. Ce *Politique* profond, qui haït & embrasse tout le monde. Ce riche *Ignorant*, l'ennemi de toutes les Sciences ; qui croit le Soleil quarré, & les Astres des lanternes. Ou enfin tant d'autres, qui servent de Satellites aux Grands, de zéros à l'Etat, & de consonnes au Sénat.

Sous de tels Magistrats un Peuple ne sera jamais heureux. Il faut du génie & de la raison pour présider dans une République. Qu'ils s'instruisent encore dix ans, en décidant dans * l'Etat extérieur

* *L'Etat extérieur* à Berne est la République de la jeunesse, qui la forme avant qu'elle entre dans les charges de l'Etat ; c'est comme l'école de la République, où l'on s'instruit dans les for-

des choſes proportionnées à leur capacité.

Un Homme, dévoué au ſervice de l'Etat, qui veut s'élever aux Dignités par les dégrès de la vertu, préfere le bien du peuple à ſa propre fortune, & ſe fait l'inſtrument du deſtin pour le ſalut de la Patrie. Il trouve dans la vertu le prix de ſes travaux, il connoît ſon devoir, & il le remplit, comme il le connoît. Que celui qui aſpire à un rang élevé, aprenne donc à connoître la conſtitution intérieure de l'Etat qui le nourrit. Qu'il ſache comment l'autorité & la puiſſance, partagées avec proportion dans tous les dégrès de l'Etat, entretiennent l'ordre & la

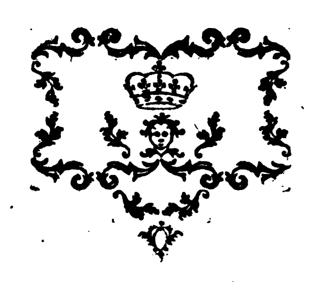
malités du Gouvernement, & ſur tout dans la liberté néceſſaire pour parler en public. On y obſerve le même rang, les mêmes titres; & le même cérémonial que dans le Sénat. Et cet Ordre, dont l'inſtitution eſt de près de deux Siècles, a reçu du Souverain la confirmation de ſes loix, & de certains privilèges.

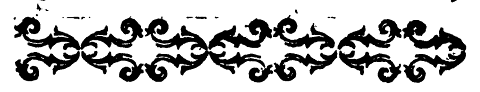
la tranquillité ; quelles sont les forces & les trésors de la République ; comment la Paix & l'amitié se fondent sur les premières alliances, héritage d'un Siécle meilleur que le nôtre ; comment enfin l'Etat est devenu florissant ; & par quels moyens sa puissance & ses richesses s'accrûrent ? Qu'il connoisse les premiers motifs des Guerres, la route qui conduit à la victoire, les foibles de l'Etat ; ses maladies intérieures, qui à la faveur de la sécurité publique, ruinent peu à peu sa prémière vigueur. Qu'il s'instruise des Coûtumes & des Loix ; comment la sévèrité & la fermeté de la Justice arrêtent le torrent impétueux des vices déchaînés ; quelles sont les bornes de l'autorité civile sur l'Eglise, & comment l'unité de la Foi peut être entretenuë sans l'esprit de persécution. Qu'il étudie encore, ce que l'art & le terroir produisent, ce qui est profitable à l'Etat, & par quelles voyes l'or de nos voisins se répand dans

nos villages. Il doit même étendre ſes recherches ſur les troubles, qui agitent l'Europe. Il doit ſavoir, comment les Puiſſances liguées ſe balancent dans un équilibre perpétuel ; par quels ſecours le Commerce fleurit ; pourquoi l'Univers entier païe le tribut de ſes richeſſes à la Troupe induſtrieuſe de quelques Gueux avanturiers ; ce qui rend la France formidable, ce qui l'affoiblit ; & comment l'Art & les Sciences aiguiſent ſes armes ? *Rome* & *Sparte* même peuvent l'inſtruire ; leur exemple eſt capable d'inſpirer la vertu. Mais prends ſoin ſurtout de former ton cœur dès la première Jeuneſſe ; recherche la ſcience, mais plus encore la vertu : Apprends, qu'il n'eſt de bonheur que dans une conſcience tranquille, & que tu es le ſeul obſtacle à ta Félicité : Qu'un bien acquis par des voyes honnêtes peut orner le Sage ; que la vertu donne plus de gloire que les titres ; que la modeſtie & la ſageſſe ne ſont pas de vains noms,

& que l'on trouve des Rois parmi les Philoſophes. Qu'aucun attrait ne ſoit jamais aſſez fort pour te détourner de ton devoir, aucun interêt aſſez puiſſant pour te ſéparer de celui de la Patrie. Mets ta gloire plutôt dans le bien public, que dans les aplaudiſſémens du Peuple; ſois Ami de tous les Citoyens, mais l'eſclave de perſonne. Aime la juſtice & l'équité, & pèſe dans la même balance, le droit ménaçant des Grands, & les plaintes du Pauvre abandonné. Dans les élections conſidère plutôt la dignité du ſujet, que ſa reconnoiſſance. Ne cherche dans le travail, que le plaiſir de ſervir ſans récompenſe. Voilà les devoirs que tu dois apprendre & remplir; le reſte eſt caché à nos yeux; le Ciel aura pour toi des ſoins, que tu es incapable de te donner. Si un jour il t'éléve aux premiers Emplois, s'il te confie le ſalut de tes Citoyens, mérite alors par ta conduite les éloges de nos derniers Néveux,

fais que ta mort afflige l'Etat, que ton peuple te régrette, comme les Orphelins pleurent leur Père. Quelques étroites que ſoyent les bornes de ton Païs ; tu ſeras ſelon moi le premier des Héros ; tu ſeras au monde un inſtrument de la bonté de Dieu, & plus grand que tous les Conquérans.





L'HOMME
DU SIÉCLE.

TOI, dont l'exemple rend la vertu attraïante, qui ſais unir dans tes diſcours l'agrément à la la raiſon, & qui ſoumets à la ſageſſe d'eſprit & la vivacité, qui ſervent d'ordinaire à couvrir la difformité du vice ; dis-moi O S.. pourquoi nos cœurs ſont ils deve-nus ſi froids & ſi inſenſibles ? le nom de la vertu s'oublie, elle eſt devenuë la fable du grand monde; on met la morale au rang de la Chevalerie errante, & l'on rit, quand un livre parle de gens qui ſe ſont refuſés quelque plaiſir, ou qui ont aimé quelque choſe hors d'eux-mêmes.

Déteſtable plaiſanterie, ſageſſe d'une folie rafinée, fille de l'igno rance & de la vanité, c'eſt toi

qui as confondu la première le prix des choses ; en rendant la vertu ridicule, & la vice agréable. Depuis qu'une jeunesse effrenée te choisit dans Paris pour l'antipode de la solidité & de la vertu, on ne reconnoît plus la Nature dans nos jugemens ; on voit traiter avec badinage & avec mépris, ce qui méritoit l'admiration ? pendant que des actions dignes de l'enfer se donnent effrontément en spectacle, & ornent ceux qu'elles devroient couvrir de honte.

Jadis un homme qui aspiroit à la gloire, étoit aussi grand par son génie, que simple dans ses actions; fidéle à sa Patrie, réligieux envers la Divinité, ferme même contre les Grands, bon envers les inférieurs, pauvre pour soi-même, & riche pour l'indigent. Son cœur parloit pour le parti le plus juste, mais son oreille étoit ouverte à tout le monde. Attaché à l'Epouse qu'il s'étoit choisie, il étoit insensible pour toute autre beauté.

Ignorant dans la bagatelle, & solide dans la connoiſſance du Droit & de la prudence, il recevoit ſans répugnance de ſages conſeils, lors même qu'ils venoient d'un ennemi; & reſpectoit la Loi, lors même qu'elle condamnoit ſes amis. Toujours occupé, quand il étoit ſeul, & toujours de loiſir pour donner audience; il n'étoit ni avide du gain, ni inſenſible à la gloire. Il ne ſe laiſſoit ni emporter par le zèle, ni rebuter par la réſiſtance; & il aimoit ſa patrie préférablement à ſes amis. Ses diſcours étoient ſuccincts par choix, & faciles à comprendre par leur netteté. Officieux ſans interêt, & toujours incorruptible; il s'élevoit, & Berne avec lui; il ne devoit ſon élévation qu'à ſon mérite, & il n'ambitionnoit d'autre récompenſe, que l'amour de ſes Citoyens.

En vain le Ciel bienfaiſant voudroit-il accorder aujourd'hui un homme de cette nature à la Terre ingrate: Si ſa vertu n'eſt annoblie

par les richeſſes, ſi le bon goût du luxe ne brille dans ſa maiſon & dans ſes habits, s'il ne poſſéde la ſcience délicate de la débauche, s'il ne ſçait enyvrer ſes amis de vins étrangers, s'il met quelque différence entre la haine & la faveur, & ſi quelquefois ſon cœur ſe trahit ſur ſa bouche, tout le monde renverra cet homme du vieux tems au ſiécle de KISTLER *, à la bêche & au pain de ſeigle.

Comment donc faut-il être fait pour nous plaire ? Comme POMPONIUS ? ce Héros des libertins, cet objet chéri du beau ſexe, ce modéle de la jeuneſſe. Il doit, il eſt vrai, la plus grande partie de ſon mérite à l'habileté du Tailleur & à celle du Cordonnier. Paris même orne ſa tête, une Ville moins fameuſe n'a pas aſſez d'art ni de poudre pour le ſiége d'un ſi grand génie. Souvent ſon courage a triomphé de la fortune dans une

* Un homme remarquable dans la Republique de Berne, il a vécu en 1470.

banque, où il mettoit ſur une carte la moitié de ſon patrimoine. Lorſque fort avant dans la nuit il ſe voit bien accompagné, alors ſa valeur brille par tout, où il ne trouve point de réſiſtance. Sur tout quand après une longue débauche la tête troublée par des vins prétieux, il briſe tout ce qu'il rencontre, fait ſauter fenêtres & vîtres, & retentir de ſes cris les ruës déſertes : malheur à la patrouille ! contre des fuſils ſans charge, & des épées, qu'il eſt défendu de tirer, il prouvera ce que l'ennemi doit attendre de ſa valeur. Mais enfin il eſt jeune, que feroit-il tout le grand jour ? il dort juſqu'à midi, peut-il repoſer plus long-tems ? il n'oſe travailler, crainte de s'avilir ; il ne veut pas lire, parce qu'il s'ennuye de critiquer ſans fin ; on eſt trop géné auprès des belles, que feroit-il ſans le jeu, le vin, & les griſettes ? l'honneur eſt d'ailleurs ſon idole ; on peut hardiment gagner de lui, plus qu'il ne poſſéde : ſon

premier argent eſt employé à payer la dette d'honneur, & en attendant l'Artiſan ſe nourrit de patience. En vain le Marchand fatigue ſa porte bien inſtruite ; un regard irrité oblige le pauvre à traîner ailleurs ſa misère, & à lui en épargner la vuë. Quelle amitié ſincère ne témoigne-t-il point à Dorante ? avec quelle ardeur ne l'embraſſe-t-il pas ? ton ſort ſera le mien, lui dit-il, ſi jamais la fortune me favoriſe... Cet ami bénit en s'en allant ce moment, où il a fait une connoiſſance auſſi heureuſe. Mais lorſque dans le beſoin il retourne à ſon protecteur, pour éxiger la dixiéme partie de ſes promeſſes ſolemnelles, on lui dit, pas encore, bientôt, demain, ou quelque choſe de pis peut-être, pour l'obliger à prendre lui-même ſoin de ſes affaires. Que l'eſprit de cet homme eſt brillant, qu'il eſt fertile en bons mots ! que le monde qu'il fait rire, le comble d'éloges ! mais changez le de théâtre, à quatre pas de-là, éloigné de ſon cercle

ſon eſprit ſe trouve à ſec comme le poiſon ſur le rivage;dès que l'aſſemblée ne veut plus rire de ſes poliſſonneries, dès qu'on demande du ſens, il demeurera muet. Il ſe moque de Pédant, qui veut trop l'aprofondir, ſatisfait de lui-même, dès que le beau séxe le trouve aimable. De quel air conquérant ne traite-t-il pas ſes belles? il s'aproprie d'abord leurs perſonnes, & tout ce qui leur apartient; mais ſi des chaînes d'or ne retiennent ſon cœur dégouté, ſa flamme ſe refroidira bientôt par la jouiſſance; ſemblable aux inſectes, qui fuyent la roſe, pour voler en bourdonnant vers la première ordure, il ira dans les ſales careſſes de *Catin* éteindre le feu, *qu'Iris* vient d'allumer. La Foi, la Nature, les Loix, & la Morale n'éxiſtent que dans la crainte d'un cœur timide, dont il ſait s'affranchir. Sans reſpect pour l'Ami le plus intime, lorſque celui-ci ſe croit heureux dans la poſſeſſion d'une Epouſe aimable, ou d'une Fille innocen-

te, le féducteur, s'il eft écouté, fatisfait fa paffion, & plonge fans regret le poignard dans le cœur de fon Ami.

Loin d'ici ce prétendu galant Homme, dira quelque Vieillard en jurant ; ce beau titre convient-il à ce jeune petit maître ? Si vous cherchez du mérite, voyez *Porcius*, c'eft lui qui doit fervir de modéle. Egal dans fa conduite, homme d'ordre, circonfpect, actif, avide jufqu'à ne regarder comme honteufe aucune voye qui le conduit au gain, chafte par œconomie, ménager pour foi & pour les autres, éxact à ne négliger aucun enterrement, auffi affidu au prêche, que le banc qu'il occupe, & plus vétilleux fur les fols, qu'un Changeur fur l'or. Qui fçait mieux fupputer des rentes, qui connoît mieux les formalités des difcuffions, & le prix de tous les exploits ? Auffi a-t-il fait faire Banqueroute à bien des malheureux, qui fans lui auroient

pû ſe ſoûtenir quarante ans de plus. Il amaſſe prudemment des graines pour une diſette éloignée, afin de tirer du profit de la misère publique. Avec quelle prévoyance n'a-t-il pas fait ſes proviſions dans le tems de la moiſſon ? Il porte le glaive de la Juſtice, & punit les mœurs corrompuës : Inſtruit que le libertinage du peuple naît de l'abondance, & ſon inſolence de la débauche, *Porcius* coupe le mal par la racine. Elevez, ô Citoyens, à l'envi ce grand Homme ! Non pas qu'il s'oublie, ſi vous lui manquez ; car ſi le mérite ne peut le conduire aux premières Charges, la ruſe & l'audace lui prêteront des aîles. Connoître l'équilibre des Factions, & les dégrez de toutes les Alliances ; ſavoir employer les promeſſes, les ſervices, les eſpions, les ménaces, les repas, & quelque choſe de plus comptant encore ; voilà la vraye Politique, qui nous tire de la pouſſière, en forçant la faveur du deſtin. Mal-

heur à ceux qui osent blâmer sa conduite ? ils sont sous ses pieds, & ne murmurent qu'avec une envie muette, qui ne peut les dispenser de le respecter ? chacun y est pour soi, le Sage est son propre guide ; tant de délicatesse ne rassasie pas, & il faut être fol pour aimer la misère.

Mais un badinage forcé céde à une douleur trop véritable. On garde le silence dans les grands malheurs, & on ne raille que des maux peu considérables. Disons tout : la corruption sappe avec rapidité les fondemens de l'Etat, & *Caton* n'a pas ri de *Clodius*. O tems ! ô mœurs ! le Vice est devenu un sujet de gloire. Que nous manque-t-il pour ressembler à Rome, que de nous assassiner impunément ? Non, nous n'en êtions pas là, avant que la France nous connût ; la plûpart de nos vices étoient encore inconnus ; la pompe & le luxe ont chassé la pauvreté timide ; autrefois notre sim-

plicité nous cachoit bien des poisons subtils. Nous êtions heureux, avant que par des victoires fréquentes BERNE se fût élevée au dessus de ses Voisins, sur les ruines de Habsbourg; les enceintes étroites de nos murs renfermoient de grands Hommes, ils étoient sans territoire, mais digne de commander. Ils avoient une même Patrie, un seul Dieu, & un cœur libre. Leurs Ames n'étoient pas vénales, & la trahison n'étoit pas chez eux une bagatelle. Aujourd'hui, amollis par un long repos, nous sommes entraînés par la pente du précipice, comme Rome & tous les Etats, qui touchent à leur terme. Le cœur des Citoyens, l'ame de l'Etat, le nerf de la Patrie, tout est foible & vermoulu. Le monde lira un jour dans notre Histoire, comment la perte de l'Etat suivit de près celle des mœurs. *

* De tristes évenemens n'ont que trop confirmé cette Prophètie. Les auteurs des derniers complots étoient des gens dont le luxe avoit dérangé la fortune, qui ont souhaité de renverser l'Etat pour rétablir leurs affaires.



EPITRE
A M. STÆHELIN,
SUR LA RAISON, LA SUPERSTITION ET L'INCRE'DULITE'.

D'Où vient, cher STÆHELIN, cette aſſûrance, avec laquelle l'homme le plus ignorant parle des choſes les plus ſublimes? Tu le ſçais, l'erreur & la fraude environnent la vérité, elles obſcurciſſent ſa lumière éternelle, & interceptent ſa clarté. En vain le Sage, conduit par la Nature, prend la ſcience & la raiſon pour guides; dans ce labyrinthe obſcur d'idées trompeuſes, l'homme le plus prudent s'égare par des routes inconnuës, & lors même que d'un pas aſſûré il pourſuit ſa carrière, il voit au bout qu'il ne fait que commencer.

Le

Le peuple ne s'eſt jamais aviſé de penſer, il a trouvé la vérité ſans la chercher : ſon approbation lui tient lieu des plus fortes preuves, & ſa conviction croît avec ſon ignorance. Les raiſons du Philoſophe ne l'arrêtent point, il affirme d'un air intrépide, & décide ſes doutes avec l'épée.

Etre malheureux, qui tiens le milieu entre l'Ange & la Brute ! tu te glorifies de ta raiſon, ſans jamais la mettre en uſage. A quoi te ſervent les leçons ſublimes de la ſageſſe ? Trop foible pour les entendre, trop vain pour t'en paſſer, ton eſprit qui chancelle & qui s'égare à tout moment, découvre ſouvent la vérité & n'en profite pas. Toujours ſemblable à un enfant, qui ſe trompant dans ſon choix, ne reconnoît ſa faute, que pour retomber bientôt dans une autre, tu juges de tout ſans principes ; eſclave de l'erreur, tu ne ſuis que ſes conſeils.

L'homme, il eſt vrai, ne manque pas de lumières, ſes penſées rapides ne ſe renferment qu'avec répugnance dans les bornes de l'Univers. Ce qui paroiſſoit impoſſible, eſt exécuté par l'induſtrie de l'homme. Il s'eſt fraïé un chemin à travers les Aſtres. Le cours majeſtueux de mille Soleils nouveaux eſt réglé depuis long-tems par les loix de HUGHENS, il a déterminé leur grandeur & leur ſolidité; il a tracé leurs routes, & méſuré leurs diſtances. Le curieux COLOMB, maître des vents & des tempêtes, traverſe des mers nouvelles, il fait le tour du Globe. Un autre Ciel, brillant d'étoiles étrangères, s'offre à ſes yeux; les oiſeaux n'ont jamais pouſſé leur vol vers ſes rivages éloignés, que le vaſte Océan entoure; ſon audace a découvert, ce que la Nature nous a caché: la mer eſt ſa route, une pierre eſt ſon guide, il cherche un autre monde, & ce monde ne peut manquer de ſe trouver.

Un nouveau *Prométhée* dérobe le feu du Ciel ; de la poussière il tire les éclairs & la foudre, son mêlange imite le tonnerre. Ici l'on retrécit le lit de la mer, & sur les écueils, où mille Vaisseaux périrent, on fait une riche moisson. (*) Le sçavoir de l'homme pénétre les replis les plus cachés de la Nature ; il mésure le vaste Océan des grandeurs infinies ; le calcul découvre & détermine ce qui paroît être immense, & trop élevé pour l'esprit de l'homme. NEWTON passe les bornes des esprits créés, il saisit le timon de la Nature, & paroît l'Architecte du monde. Il pèse cette force intérieure des corps qui précipite celui-ci, & qui fait tourner celui-là autour de son centre. Il ouvre les Tables de ces Loix éternelles, que la Nature a établies, & qu'elle n'ose enfreindre.

(*) Holbeach & Suttonmarsh en Lincolnshire, où depuis un siécle on a gagné beaucoup de terrein sur la Mer.

Utiles travaux, sçavans Mortels! vous connoissez tout, sans vous connoître vous-même. Hélas, votre science n'est que l'enfance de la sagesse, un amusement pour les sages, & une foible consolation dans votre fier aveuglement. Mais de distinguer le vrai du faux, la vertu de l'ostentation, & le bien du mal, de connoître Dieu & nous-mêmes, c'est à quoi vous ne réfléchissez point, vous détournez vos lâches regards du vrai bien, pour chercher un bonheur imaginaire.

Un enfant ressemble d'abord à une plante, dont la tige encore foible ne vit que par les soins qu'on lui prête; peu à peu, quand ses idées se développent, quand sa malice s'accroît & se manifeste avec son génie, un joüet, une bale, un cercle font l'objet de ses désirs, ils occupent son avarice ou son ambition. Dans le printems d'une vive jeunesse l'homme combat la vertu & s'en fait une

gloire : le doux feu de la volupté échauffe ses sens ; jamais la raison ne s'oppose à la violence de ses passions. Lors qu'avec l'âge ses connoissances meurissent, & que l'esprit dans son calme commence enfin à se reconnoître, lorsque la vertu & la raison devroient nous gouverner, la vanité s'empare entièrement de l'ame.

C'est alors qu'un homme prudent pense dans ses veilles aux moyens d'emporter par la flaterie les emplois qu'il a en vuë. Le tems le conduit d'honneurs en honneurs, il est toujours trop grand pour son repos, & toujours trop petit pour son orgueil. Enfin la vieillesse l'accable de ses bras pésans ; la tête blanchit, le corps s'affaisse, les ressorts du cœur se dérangent, l'œil se trouble, le sang s'arrête & s'épaissit, il meurt ; une pierre apprendra à la postérité son nom & ses titres ; mais il ne s'est jamais connu, & il n'a jamais cherché à se connoître. Son

corps est réduit en poudre, son sang s'évapore, ainsi finissent les grands hommes; différent-ils des des esclaves?

O DIEU! qui nous animes, à qui accordes-tu tes dons? L'homme rougit d'en faire usage.

Nous éxistons, personne n'en doute; un sentiment intérieur de l'ame nous en convainc; mais le Dieu qui nous donna l'être, n'a montré qu'aux Sages notre origine & notre destination. Mortels, reunissez les forces de votre génie pour découvrir ces mystères; c'est ici où la connoissance est d'un éternel usage, & où l'erreur conduit à la perte la plus dangereuse. Mais hélas! tout occupés de ce qui s'offre à votre vuë, ce qui ne frappe point vos sens, ne mérite pas votre attention. Un mortel singulier animé d'une curiosité rare veut il se connoître, il ne jette sur soi qu'un regard passager; s'arme t-il de courage & de mé-

lancolie, pour sonder ces abîmes profonds, il n'y trouve, au lieu d'une véritable lumière & d'un repos invariable, que des sujets de doute & de désespoir.

Mais il est honteux de ne pas sçavoir parler de tout ; l'homme présomptueux a osé juger ; las des doutes, où sa raison le jettoit, plein de respect pour ses propres illusions, il a cru se revéler à soi-même ces mystères.

Deux Religions partagent depuis long-tems le monde là-dessus ; toutes deux nous flattent & toutes deux nous trompent également. L'une donne aujourd'hui la loi au Genre-humain, la terre est son royaume, l'homme est son esclave. Le Sceptre des Princes s'humilie devant la Thiare. Le Laboureur à [illegible] aruë, & le Soldat à la [illegible] vaillent pour ses inté[illegible] doit sa naissance & [illegible] nent à la simplicité. [illegible] l'entretiennent par

corps eſt réduit en poudre, ſon ſang s'évapore, ainſi finiſſent les grands hommes ; différent-ils des des eſclaves ?

O DIEU ! qui nous animes, à qui accordes-tu tes dons ? L'homme rougit d'en faire uſage.

Nous éxiſtons, perſonne n'en doute ; un ſentiment intérieur de l'ame nous en convainc ; mais le Dieu qui nous donna l'être, n'a montré qu'aux Sages notre origine & notre deſtination. Mortels, reuniſſez les forces de votre génie pour découvrir ces myſtères ; c'eſt ici où la connoiſſance eſt d'un éternel uſage, & où l'erreur conduit à la perte la plus dangereuſe. Mais hélas ! tout occupés de ce qui s'offre à votre vuë, ce qui ne frappe point vos ſens, ne mérite pas votre attention. Un mortel ſingulier animé d'une curioſité rare veut il ſe connoître, il ne jette ſur ſoi qu'un regard paſſager ; s'arme t-il de courage & de mé-

lancolie, pour ſonder ces abîmes profonds, il n'y trouve, au lieu d'une véritable lumière & d'un repos invariable, que des ſujets de doute & de déſeſpoir.

Mais il eſt honteux de ne pas ſçavoir parler de tout ; l'homme préſomptueux a oſé juger ; las des doutes, où ſa raiſon le jettoit, plein de reſpect pour ſes propres illuſions, il a cru ſe revéler à ſoi-même ces myſtères.

Deux Religions partagent depuis long-tems le monde là-deſſus ; toutes deux nous flattent & toutes deux nous trompent également. L'une donne aujourd'hui la loi au Genre-humain, la terre eſt ſon royaume, l'homme eſt ſon eſclave. Le Sceptre des Princes s'humilie devant la Thiare. Le Laboureur à la charuë, & le Soldat à la guerre travaillent pour ſes intérêts. Elle doit ſa naiſſance & ſon accroiſſement à la ſimplicité. Les Miniſtres l'entretiennent par

qu'ils en tirent. Quiconque s'attache à cette Religion, renonce à la réflexion & à la liberté ; la foi du Prince eſt la ſienne ; il ne croit que ſur ſon autorité ; il prie à ſon exemple ; le peuple ne ſçait qu'autant que les Miniſtres veulent lui enſeigner, & qu'ils lui permettent de ſçavoir ; il achepte à grand prix de ſacrées babioles , & change la jouiſſance des biens préſens, contre l'eſpérance des tréſors à venir ; plus il donne, plus il ſe croit heureux ; il adore autant de Dieux que ſes Miniſtres & leurs écrits ſacrés en propoſent ; il croit occuper après la mort la place qu'ils lui aſſignent ; il eſt ſauvé ou damné ſur leur déciſion.

Ainſi l'eſprit de l'homme, enflé d'un vain orgueil, mépriſe la Nature, & ne loüe jamais ce qu'il comprend ; il ne regarde pas la clarté du jour comme un effet de cet Aſtre qui brille dans les airs ; tout ce qui le ſurprend eſt une empreinte de la Divinité. Troublés par

par l'éclat effrayant des vapeurs chargées de soufre, qui s'entre-choquent dans le sein humide des nuës, les mortels pensèrent que ce qui les jettoit dans l'épouvante, étoit plus puissant qu'eux, & d'un Phénomène ils firent un Dieu. La lumière éblouissante & le mouvement toujours égal du Soleil, ce feu vif, source féconde de l'abondance, leur parut digne de l'encens & des autels ; la cause de tant de bienfaits leur sembloit quelque chose de divin. Les Héros de l'âge d'or montèrent par des victoires au Ciel, aidés par la ruse & par la flaterie ; ce monde même qu'ils avoient désolé pendant leur vie les honora après leur mort. Le Jupiter de Babylone avoit mérité la rouë.

Des crimes les plus odieux on fit des Divinités respectables, & des scélerats déïfiés osérent proposer au Genre-humain leur honte pour modéle ; on dressa des autels superbes, on offrit de l'encens à

l'Avarice, au Menſonge, au Luxe & à tout ce qu'il y a de condamnable. Le monde fut rempli de Temples auguſtes ; Bientôt les Miniſtres éblouiſſans les yeux du vulgaire par l'éclat d'une pompe extérieure prétendirent en recevoir les mêmes hommages, que le Dieu qu'ils encenſoient ; bientôt le menſonge, le faſte, les apparitions, & les faux prodiges opprimèrent les droits précieux de la timide liberté : la vérité fut couverte d'une obſcurité profonde, la raiſon fut aſſervie, & la ſageſſe devint un ſujet de ſcandale : le monde perdit le privilège de penſer, il plia tout entier ſous le joug de la SUPERSTITION. Monſtre horrible ! ſa fureur ſurpaſſe tout ce que le Ciel en couroux a fait naître pour notre ſuplice ! caché au fond d'un Sanctuaire, loin des yeux du profâne, ſon Thrône eſt appuyé ſur la crainte & ſur le préjugé ; l'Hypocriſie ruſée avec ſa tête panchée, & ſa Mère l'Impoſture,

couverte d'un masque trompeur, sont à ses côtés ; il remplit de fumée les voûtes éclatantes de ses Temples ; il y adore son propre ouvrage. Lorsque l'imprudente vérité par sa voix libre, ébranle ces lieux sacrés, bientôt le fanatisme aux yeux enflammés ne respire que vengeance & un zèle furieux ; son bras armé de fer, sa bouche écumante de venin, ménacent de la mort & de la ruine ; Le meurtre, la malice, & la trahison, ministres cruels de sa rage, révoltent l'Eglise & l'Etat ; à peine la ruine d'un Empire peut-elle appaiser sa vengeance ; trop heureux, s'il n'éléve ses autels fumants du sang des Rois sur les débris des Thrônes renversés. Voilà le Dieu que l'Univers adore, & qui enfante ces Idoles, objets du culte des Humains ; leur éclat, semblable aux couleurs, écoule de sa lumière : c'est par lui qu'elles subsistent, & sans lui elles retombent dans le néant. Quoique toujours les mêmes, elles se présentent sous

des formes différentes, les habitans du Nord, & les peuples du Sud, leur prêtent leurs couleurs & leurs figures ; ici ce sont des Tyrans, qu'il faut apaiser par le sang des Humains, là des Dieux bénins, un peu d'or suffit pour désarmer leur colére. Paris en désordre, & qu'un Lieutenant de Police ne tient plus en respect, ne produit pas autant de Fourbes, qu'il y a de Divinités. Y a-t-il un Animal odieux, un Monstre détestable, qu'un Peuple n'ait servi & honoré par des Images ! Celui qui est attaché à la potence dans sa patrie, est élevé sur des autels au de-là de la Mer. La Perse alterée adresse son culte au Soleil, qui la brûle. Le stupide habitant de Memphis cherche le Crocodile dans le fond des marais, il offre son encens à un Dieu qui le dévore ; plus insensé que ses voisins, dont les jardins étoient les Temples, & dont le fumier faisoit croître les Dieux,

Le mauvais principe même, cette ancienne ſource du mal, a eû comme le principe oppoſé, ſes Temples & ſes Prêtres. Etranges abus ! le Monde ſéduit rampe devant ces Monſtres, il deſcend juſqu'à ſacrifier aux Démons. En vain la raiſon découvre les défauts de la Religion, le Miniſtre parle, l'erreur devient ſageſſe : le cœur ſe laiſſant aiſément tromper par les fauſſes impreſſions des ſens, aime des riens, qu'il a reçû avec foi, & s'égare avec plaiſir ; un ſentiment adopté & ſoûtenu par la Foi, nous devient bientôt ſi propre, que nous n'héſitons point de le défendre aux dépens de la vie.

Nos Ancêtres mêmes, enflammés d'une ſainte ardeur, jugèrent dignes de la mort, ceux qui oſoient eſtimer ce qu'ils condamnoient ; leurs Enfans animés de la fureur des Ayeux plantèrent la Religion par le fer & l'arroſérent de ſang. Le nouveau monde

fut désolé par l'ancien, parce qu'il n'avoit pas le même culte. Des Saints, que des Peuples entiers adorent aujourd'hui, ont portés un fer meurtrier dans le sein des Rois : Les Princes ont souillés leurs lauriers du sang de leurs sujets fidéles, qui soûtenoient des sentimens différens, & marchoient avec joïe au suplice pour une dispute de mots, où ils n'entendoient rien. Là où regne la discorde de la Religion, les Frères s'arment contre les Frères ; l'Etat se détruit, & dévore ses membres. On se permet le parjure & la trahison, pour la gloire de son Dieu. Le Monde n'a guères souffert de maux, où des Ministres n'aient eû part.

L'autre Religion vit dans le secret, elle domine sur les pensées. Ceux qui se reposent sur leur propre sagesse en sont les Disciples, les plus prudents en secret & les foux publiquement. Le Prince, que le vice domine, & que la

vertu incommode; l'Esprit fort, qui s'étudie & qui pense plus que les autres, le Voluptueux, qui s'effraïe à l'idée d'un souverain Juge, s'arment tous, quoique par des raisons différentes, contre la Divinité. Souvent le Ministre même, caché sous un dehors trompeur & composé, méprise en secret le Dieu que ses lévres adorent, & se rit du Peuple prosterné devant des Images consacrées par la fraude, & soûtenues par la simplicité. Tous ensemble ils regardent Dieu, comme un Etre chimérique, inventé pour le bien de l'Etat, & qui n'a de puissance que dans l'esprit des Fanatiques. Ne connoissans ni la fin, ni l'origine des Etres, ils raportent tout à un hazard aveugle. Ici les Esprits même ont leur poids & leur mésure; l'Ame devient une montre, dont les ressorts sont montés pour le même tems, que ceux du corps uni avec elle; elle n'entend que par l'impression corps, elle ne pense que par ses

mouvemens, & elle périt avec lui. Les vertus que nous estimons le plus, ne sont que des noms sans réalité & des illusions d'un esprit foible, enfantées par l'orguëil, ennoblies par la dissimulation, honorées par le Peuple crédule, & méprisées par ceux qui les connoissent. Ce n'est que la crainte qui excite les nobles sentimens de la vertu, & l'amour-propre est l'unique ressort qui fait agir les humains. Un Homme, qui souscrit à ces maximes, n'est esclave de personne, il ne reconnoît que la raison pour Juge. Heureux! si la vérité se reconnoissoit à des marques certaines, si les yeux les plus pénétrans n'étoient pas aveuglés par des préjugés, si dans le combat douteux de la nécessité & du hazard la raison étoit capable de décider de ces doutes. Juge aveugle! qui te trompes aussi aisément, que tu te laisses tromper, ta décision peut-elle nous satisfaire? séduit par ton inclination tu aimes à broncher;

nous croyons ce que nous souhaitons ; le cœur ajoûte un poids aux raisons les plus foibles, il corrompt la clarté des sens, & préfére un mensonge flateur à la vérité incommode. Celui qui ne respire que la volupté, qui s'excite tous les jours à de nouveaux désirs, qui ne reconnoît aucun devoir, & qui ne vit que pour jouir de la vie, un voluptueux Aristipe, se refuse à l'idée d'un Dieu terrible ; elle pourroit arrêter le cours de ses plaisirs : mais il nie ce qu'il craint, il renferme Dieu dans le Ciel, & s'il y a un Dieu, il ne lui accorde aucun pouvoir sur lui ; ce n'est pas que la raison le porte au doute, mais la persuasion de l'existence d'un Dieu lui feroit craindre les peines qu'il mérite.

Un Philosophe, plein d'une juste horreur, méprise la Superstition, & cherche à se mieux instruire. Libre de tout préjugé, s'appuyant sur des vrais principes,

éclairé par ſa raiſon, il veut tirer de ſon propre fonds une connoiſſance certaine : d'abord ſes recherches le conduiſent loin des erreurs du vulgaire au principe des êtres. Elevé au-deſſus des idées terreſtres, il ſe hazarde à voguer dans le vaſte Océan de la Divinité. Bientôt abandonné de la raiſon, qui devoit être ſon guide, il s'égare par aveuglement, la fauſſe lueur, qui le conduit, lui fait manquer la route. Dans ce faux jour, qui n'eſt éclairé que par un Météore trompeur, il s'engage dans des écueils, où il ſe briſe. Alors le Philoſophe infortuné, plongé dans l'abîme de ſes doutes, ſe méconnoît lui-même ; tout lui paroît illuſion, il regarde ſon exiſtence comme douteuſe, & ſes ſens comme trompeurs ; Il rejette ce que perſonne n'a revoqué en doute, & moins il ſçait, plus il ſe croit ſage ; la lumière éclatante de la Divinité ne peut percer les nuages obſcurs d'une ſageſſe aveuglée, en vain

la Nature fait-elle entendre sa voix aux sourds, celui qui doute de son existence, peut-il croire un Créateur ?

Etres malheureux ! qui n'agissez par aucun principe, votre sçavoir est trompeur & la vanité votre partage. Vous vous égarez dès que vous croiez, vous tombez, dès que vous marchez. Nous errons tous quoique par des voïes différentes. Semblables à ceux qui à travers un verre coloré voient les objets sous des couleurs étrangères, qui ne différent que dans les nuances. L'un se laisse tromper, & l'autre se trompe soi-même ; celui-ci ajoute foi à la Fable, celui-là à sa propre fantaisie ; l'un s'égare par ignorance, & l'autre par trop de lumière : tel espère un heureux avenir & n'en vit pas mieux, tel autre augmente son malheur par sa vertu. Le Peuple manque de sagesse, & les Sages de prudence ; la misère & l'erreur regnent par tout. Il n'y a qu'une différen-

ce; la Foi des uns eſt tranquille, & celle des autres eſt furieuſe; celui ci ne trouble que ſon repos, & celui-là détruit celui des autres.

Quelchoix, cher STÆHELIN, as-tu fait, entre la Foi, qui eſt ſouvent trompeuſe, & le doute, qui nous tourmente ?

L'Homme, il eſt vrai, eſt l'auteur de ſes égaremens; fils de la Terre il a voulu pénétrer dans les Cieux, ſon orgueil s'eſt hazardé, où ſa raiſon ne pouvoit atteindre, il a reparé de ſon fond, ce qui lui manquoit dans la ſtructure du Monde, & franchiſſant les bornes preſcrites à ſes penſées, il a mieux aimé tomber au de-là de ces bornes, que de s'y renfermer.

Vous me demandez, comment Dieu s'ocupa dans l'Eternité, qui précéda la Création? Pourquoi il créa des Mondes dans un tems plutôt que dans un autre? Quel étoit l'état de notre Ame, avant qu'elle fut unie au Corps, com-

ment elle pourra ſubſiſter, lorſqu'elle en ſera ſéparée! comment notre Exiſtence eſt ſortie du néant éternel; de quelle manière nos idées ſe ſont formées; comment une ſubſtance différente peut être l'organe de notre Ame? comment les révolutions immenſes d'une durée ſans bornes arrêtans leur cours, ont été aſſujetties au tems, & comment après un terme fixé, le tems ſera englouti par l'océan de l'Eternité? Voilà des myſtères que je ne dois pas comprendre, aucune Créature n'eſt faite pour les ſonder. Puiſſent mes ennemis ſe tourmenter par cette vaine curioſité.

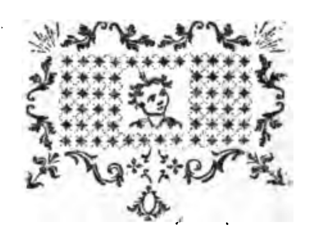
Il y a un DIEU, cela me ſuffit; la Nature nous l'annonce, l'Univers découvre les traces de ſes mains. Ces eſpaces immenſes, ces Régions lumineuſes, où mille Mondes brillants roulent dans leurs Sphères, où mille Soleils gardent un repos majeſtueux, ſont remplis de la ſplendeur Divine. Ces Aſtres innombrables, qui d'un

plus d'éclat dans la Grace. La raiſon, ſemblable à la Lune, qui éclaire les ombres de la nuit, ne nous conduit que par une foible lueur, qui nous conſole dans l'obſcurité. La brillante Aurore de la vérité nous découvre la vraie beauté de l'Univers, lors qu'un rayon divin perce les ténébres de notre eſprit. Trop bornée pour chanter la grandeur des vérités révelées, la raiſon honore ici Dieu par ſon langage, qui n'eſt qu'un bégaïement.

La Raiſon s'arrête à la connoiſſance de Dieu; une plus grande lumière lui feroit ſuperfluë. L'ignorance nous rend ſtupides, trop de recherches nous accablent. Que ſert-il de voler vers les Cieux avec des aîles empruntées, de s'aprocher du Soleil pour tomber dans la Mer? Le contentement d'eſprit vaut mieux que la ſcience; la ſageſſe même même a ſes bornes, que les eſprits foibles mépriſent, que NEWTON reſpecta. C'eſt

C'eſt de nous, Cher AMI, que dépend notre ſort; le contentement a toujours été la ſource du véritable bonheur; depuis longtems nous avons reconnu le néant des connoiſſances humaines. Nos cœurs ſont affranchis de la vanité, & nos eſprits de la bagatelle. Laiſſons les Sages dans leur folie vanter leur prétenduë félicité, pendant qu'ils nourriſſent le déſeſpoir dans le cœur. La tranquillité de l'ame, & la ſanté du corps ſont pour nous ce ſouverain bien de la vie, que ZENON a cherché ſans le trouver. La ſcience nous ſert d'amuſement, les fleurs des jardins & la verdure des près ſont faites pour ranimer notre gaïeté, un Livre, la fraîcheur d'un Bois, & le commerce d'un tendre Ami, nous amuſeront alternativement; mais nous ſerons à nous-mêmes le meilleur entretien. Ainſi le bonheur des Mortels n'excitera jamais notre envie; nos jours couleront avec une égalité conſtante;

ignorée du monde, notre vie ſe paſſera imperceptiblement. Pourvû que notre corps ſoit exemt de la fureur des maladies, nous aimerons la vie ſans craindre la mort. Que le Ciel m'accorde en mourant le bonheur de pouvoir mêler mes cendres avec celles de mon AMI.





EPITRE
A M. STÆHELIN, PROF. A BALE;
SUR LA FAUSSETÉ DES VERTUS HUMAINES.

FAUSSES VERTUS, que j'ai trop long-tems estimées, brillez aux yeux du Peuple, & briguez l'encens de la folie; malgré le masque trompeur qui couvre votre néant, je veux marcher en Misanthrope sur les pas de SWIFT, & de HOBBES, & pénétrer hardiment dans le Sanctuaire où sont placées vos Idoles, à qui la Présomption & la Vanité servent de gardes.

Mortels, vous remplissez le Ciel de Héros, mais que la Verité nous informe de leurs actions, le faux éclat de leur mérite disparoîtra de-

vant ſa pure lumière, & vous ne trouverez que des Eſclaves à la place des Héros.

Lorſqu'un peuple idolâtre un Homme, on couvre ſes vices, on le pare de toutes les Vertus. La poſtérité le peint ſous l'image d'un Dieu, & ſes badinages mêmes ſont gravés ſur le marbre. En vain ſa conduite démentira ces éloges, on embellit ſes défauts, & ſa vertu brillera juſques dans ſes foibleſſes.

Qu'étoit SOCRATE ? Philoſophe voluptueux, d'un génie brillant, mais d'une vertu bien foible. Ses diſcours renfermoient la Morale la plus pure, tandiſque ſon cœur n'en ſuivoit point les leçons. Son Ame lubrique s'abandonnoit à tous les excès de la volupté, il appuyoit mollement ſa tête ſur le ſein de ſes Gitons, danſoit avec ſon Phædon, & brûloit d'une flamme impure en enſeignant la pudeur. Voilà l'homme dont un Oracle a vanté la ſageſſe.

Il eſt, à la vérité, des Sages

qui ont mis un frein à leurs pafsions fougueufes, & qui fembloient rougir d'être hommes. L'un plus fombre qu'un Hibou vieillit fur une colomne d'où il regarde le monde avec dedain? l'autre éteint dans la neige la fureur de fa flamme, fon zèle ardent détruit l'inftrument du péché jufques dans le fiége de la Volupté. Le Caloïer * renonçant au privilège de l'humanité fe prive de l'ufage du membre le plus utile & devient muet par dévotion. Parlerai-je de tant d'autres actions que SURIUS ** a marquées de rouge?

Mais à quoi fert de fe bannir du Monde? En vain cher STÆHELIN, l'on fe tyrannife, fi les vices que l'on fuit font remplacés par de plus grands vices, & fi les épines croiffent où l'on a extirpé l'ivraïe. Nous nous croïons fouvent libres,

* Les *Caloïers* font des Prêtres Grecs, qui renoncent fouvent par vœu à l'ufage de la Langue.

** *Surius* eft un des Ecrivains fabuleux de la Vie des Saints.

en ne faiſant que changer de Tyran, nous déteſtons l'avarice en tombant dans la prodigalité. Jamais l'Homme ne s'échappe à ſoi-même ; le poids de ſon corps le ramène, dès qu'il cherche à s'élever. Tels ſont les Aſtres, qui brillent d'une lumière étrangère ; lorſqu'une force active les pouſſe à s'éloigner du Centre, un penchant éternel les retient dans leur Orbite, & arrête leur vol audacieux.

Allez Mortels, taillez vous-mêmes vos Idoles ; que la faveur & le préjugé les forment à votre fantaiſie ; publiez ce qu'elles ont fait & ce qu'elles n'ont pas fait ; mettez ſur leur compte tout ce qui peut mériter de la gloire : le vice ſe découvre ſous les couleurs mêmes de la vertu ; & les cicatrices ſe montrent où les playes ſont fermées.

Où eſt-il ? montrez-nous ce Héros, cet homme admirable, que la Nature ne connût jamais, & que votre cerveau a produit.

Où sont-ils ces Saints d'une vie sans tache, que Dieu proposa pour modéle aux Humains ? Les Anges de l'Eglise ont bien des foiblesses, que la Superstition couvre, mais que la raison ne peut souffrir. Ne vous fiez ni à ces regards concertés, ni à cette humilité feinte. Tels semblent servir le monde, & le monde les sert. Un Ministre n'a-t-il pas toujours été l'image vivante de l'entêtement ? Quand il parle, ce sont des Oracles, & ses Prières sont des ordres. L'Eglise même n'a-t-elle pas été déchirée pour les intérêts d'un Almanach? Le Saint de l'Occident excommunie celui de l'Orient; ils font combattre des Martyrs contre des Martyrs, & des Evêques contre des Evêques. Les Foudres du Sud sont relancées par les Foudres du Nord. * L'Eglise, temple de Dieu, est souvent

* L'excommunication du Pape *Victor* lancée contre les Eglises Asiatiques à l'occasion de la Fête de Pâques fut vivement relancée par une Lettre sevère *d'Irenée* de Lyon.

devenuë le Théâtre des combats ; où la malice & la violence bannissent Dieu & la Raison, où la décision de la discorde est signée par le sang du parti le plus foible. Affreuse tyrannie, détestable zéle contre l'Hérésie ; ce n'est pas la rage de Cerbère qui t'a produit, non des *

Mais peut être les traits de ma censure sont-ils trop picquants. La perfection n'est pas le partage de l'Homme, il suffit que ses défauts soient effacés par de plus grandes vertus ; le Soleil lui-même, source pure de la lumière, est obscurci par des taches. Mais que sera-ce si le brillant même de vos Héros n'est qu'un faux éclat, si les éloges de leurs adorateurs ne consacrent que des foiblesses, & si l'on trouve l'Homme là-même, où l'on cherche le Héros ? Que leur Temple soit soûtenu par l'applaudissement du monde entier, la vérité renverse

* Il manque ici un fragment.

renverſe ſans peine cet édifice fondé ſur de vains préjugés.

Le Peuple ne connoîtra jamais les frontières qui ſéparent le bien du mal, ni le véritable caractère de la vertu. A peine le Sage voit-il les bornes qui diſtinguent les deux Empires, leurs limites ſe confondent par nuances, comme deux fluides que l'on mêle. C'eſt ainſi que ſur les étoffes changeantes, les couleurs changent par le moindre mouvement, la lumière & l'ombre s'allient différemment, à chaque moment elles produiſent d'autres couleurs; l'œil ſe contredit, & ſe défie de lui-même? tantôt il voit le bleu à la place du rouge, & tantôt le rouge à la place du bleu. Nous nous trompons de même dans nos jugemens; où eſt le Sage, qui n'ait jamais haï la vertu? & qui ait toujours blâmé le vice; l'enchaînement des choſes, les circonſtances, le but & les motifs décident du prix des actions, & nous en découvrent la nature. Une

passion ternit l'éclat des victoires les plus brillantes : les Tems changent & nos devoirs avec eux ; ce qui est glorieux aujourd'hui, nous couvre demain de honte. Les mêmes discours sont ridicules dans la bouche d'un Sot que l'on admiroit dans celle de CATON. Voilà ce que le Peuple ignore, & ce qu'il n'apprendra jamais ; il s'arrête à l'écorce, & ne pénétre point jusqu'au noyau. Ne connoissant du Monde que le mouvement extérieur, il ne voit pas cette force intérieure, ces ressorts cachés, qui réglent tout. Son jugement, fondé sur le préjugé, change à tout moment, il voit par les yeux des autres, & ne parle que par leur bouche. Comme un verre coloré & transparent trompe l'œil & prête sa couleur à tous les objets, de même le préjugé nous fait envisager les choses, non pas comme elles sont, mais comme les figure le préjugé. Il communique sa nature à toutes nos idées, il confond la Bigotterie avec la Piété, la Dévotion avec

l'Hypocrifie. L'opinion du pere ne meurt pas avec lui ; il laiffe à fes héritiers fes préjugés avec fes biens ; on fuce avec le lait l'eftime, la haine, la faveur ; & la folie de l'Ayeul fera celle de fes Neveux. C'eft ainfi que le monde juge & difpenfe la gloire ou la honte. O AMI, voudrois-tu fuivre fes opinions ?

X**. dans fa courfe merveilleufe traverfe l'Orient étonné ; il renverfe les Idoles du *Japon* pour y placer fon Dieu ; jufqu'à ce que des BONZES téméraires, pour conferver quelques facrifices à leur AMIDA, font périr le faint Homme. Il meurt, fa Religion fleurit, elle ébranle par la rébellion l'Etat, qui la nourriffoit avec une généreufe bonté. A la fin le Prince fe réveille, fa vengeance tardive condamne aux flammes les ennemis de fon Empire. La plûpart renoncent à Dieu pour la vie, pour l'or & pour le repos. Un feul d'entre mille ferme les yeux, affronte le dan-

ger, se présente courageusement aux chaînes, affermit son esprit, & meurt enfin en priant. Son Nom fleurira long-tems, après que les tourbillons auront emporté ses cendres dispersées. L'Europe orne son Image sur des autels brillans, & le place au nombre des Légions heureuses de Dieu. Mais lorsqu'un HURON égaré dans les neiges près du Lac d'Errié tombe entre les mains de ses ennemis, que déja son bûcher est allumé, & qu'une Femme a prononcé l'arrêt de sa mort : Quel air prend le Barbare ? Comment reçoit-il le supplice ? Il chante au milieu des tourmens, il rit sous les ménaces. Son courage inébranlable ne succombe à aucune douleur ; la flamme qui le consume, fait sa joie & sa gloire. Le même Héroïsme illustre leur mort & anime leur sang. Mais par des principes différens les blessures du Martyr sont payées par des Temples & des Autels, & le Héros nud de QUEBEC expire comme un misérable,

Lorſqu'un Pénitent briſé par de ſaintes douleurs punit par les diſciplines lés plus rudes les péchés qu'il a commis, & ceux qu'il veut commettre encore, lorſqu'il enſanglante l'inſtrument de ſa Pénitence, & que devant tout un peuple il fait gloire de ſes coups, on crie au Miracle ; la poſtérité repétera les plaiſirs qu'il s'eſt refuſé, & les douleurs qu'il a ſouffertes. Mais quoi? lorſqu'au Levant le BRAMINE délicat aſſaiſonne d'ordures ſes repas, qu'il jeûne des ſemaines entières, que des ruiſſeaux de ſang coulent de ſes larges bleſſures faites par le repentir, & que ſouvent il païe de ſa vie des péchés qu'ailleurs on pardonne pour l'argent ; lorſque pendant le cours d'une longue année il ſupporte nud & immobile les raïons du Soleil en ſon midi, & qu'il laiſſe conſumer par la chaleur ſon bras étendu ? comment appellons-nous cet Homme ? un Extravagant.

Lorſqu'en Eſpagne un vœu éter-

nel lie une belle Enfant avec des chaînes de diamant, lorſque l'Epouſe ſacrée a entonnée en mourant au monde ſon chant ſemblable à celui du Cigne, & que la cellule vantée a englouti ſa proye; le peuple pouſſe des cris d'allégreſſe, tous s'écrient, ce n'eſt plus une Mortelle; c'eſt un Ange. Oüi, publiez ce digne fait au ſon des Trompettes, couvrez vos Temples de riches tapis, un bonheur extraordinaire vous arrive, le monde rajeunit, & le ſiécle d'or s'approche. Suppoſez que cette Vierge conſacrée ſoit inſenſible dans la fleur de ſa jeuneſſe, & qu'elle n'entretienne dans ſon cœur que le feu de la dévotion, que jamais pouſſée par un déſir tardif, mais ardent, elle ne lance des regards dérobés au monde qu'elle a quitté; faites que ſa raiſon calme toujours l'ardeur de ſes paſſions, & que ſon bras ſeul touche les innocentes beautés de ſon Sein, ſuppoſez ce qui n'eſt jamais arrivé, que la vertu naiſſe de la contrainte; y auroit-il mê-

me alors de quoi faire pousser à un peuple imbécille des cris de joye? quel est l'objet de ses louanges ? Est-ce parce que la ruse & l'avarice changent les vuës du Créateur, qu'elles forcent au célibat, ce qu'il a créé pour l'amour ? Est-ce parce qu'en étouffant avant sa naissance une illustre lignée destinée à cette Vierge, on a fait périr des Héros ? Est-ce parce qu'une Enfant séduite se trouve dans l'Ordre qu'on a choisi pour elle, à charge à elle-même & inutile à la Société ! O vous, qui êtes mieux instruits par la Nature, quel ordre du Ciel est plus évident, que celui qui commande d'aimer ? Une Loi condamnée par la Nature pourroit-elle être juste ? Et des feux allumés par elle ne seroient-ils pas purs ? A quoi servent les attraits aimables d'un beau corps ? ne sont-ils pas faits ces appas pour nous, & nous pour eux ? Ces attraits victorieux, qui triomphent du Sage, ces droits éternels de la Beauté, d'où tirent-ils leur pouvoir ? La première loi

du Ciel a consacré une chaste flamme, & la stérilité a été le gage de sa colere. Les vertus sont-elles donc contraires aux vertus, & la malédiction de l'ancienne Eglise sera-t-elle une bénédiction dans la nôtre ?

Allons, la Trompette sonne! l'Ennemi couvre la campagne, la Victoire me suit, à moi Compagnons, s'écrie un Héros. Intrépide, lorsque l'éclair du métal foudroïant fait trembler une vaste plaine, & renverse des lignes entières, ferme, quand le destin rigoureux le combat, son corps tombe percé de coups, mais le Héros ne tombe pas. Les éclats mortels sont pour lui des feux de joye, il voit d'un même œil couler son sang & celui des autres. La mort lui glace le cœur avant que son courage l'abandonne ; il meurt content, pourvû qu'il meure victorieux. O Héros, ta valeur est grande ! la postérité la plus reculée lira tes exploits gravés sur d'éternels Porphy-

res. Mais lorſque dans la forêt un Sanglier pourſuivi par des Chaſſeurs acharnés, choiſit enfin la mort, qu'il hériſſe ſon poil épais, qu'il éguiſe ſes armes tranchantes, qu'il paſſe avec fureur ſur le corps des chiens éventrés, que réſiſtant encore au pieu qui lui perce le cœur, il déchire ſon ennemi téméraire, & qu'il tombe après une pleine vengeance, ce courage n'eſt-il pas héroïque? ce Sanglier ne mérite-t-il pas des Statuës? le Chaſſeur le partagera avec ſes Chiens.

Quel eſt ce Sage, qui penſe là en ſolitaire, & qui baiſſe ſes regards timides vers la terre? Un drap uſé couvre ſon corps auſtère, un morceau de pain mendié & de l'eau puiſée par ſes mains, font tous ſes déſirs. La pauvreté eſt ſon gain, il n'eſt pas pour le monde, & le monde n'eſt rien pour lui. Jamais le Métal le plus brillant n'a attiré ſes regards; jamais le malheur n'a fait perdre l'équilibre à ſon Ame égale. La vuë d'un bel objet ne

dérida jamais ſon front, ſes actions ſont à l'abri des traits envénimés de l'envie. Son eſprit tout rempli de Dieu ne peut penſer à d'autres objets, il connoît ſon propre néant, comment feroit-il attention aux Créatures ? Les devoirs rigides de la vertu ſont des amuſemens pour lui, déja ſon ame eſt au Ciel, il n'y a que ſon corps qui tienne à la terre. O Saint homme, ta gloire mérite d'être portée juſqu'aux Cieux, mais fuis Diogène & crains ſa Lanterne! Ah! ſi le monde connoiſſoit ton cœur, comme il entend tes diſcours, que tes actions convien-droient peu avec leurs motifs. En-vain tu te courbes, cette gloire que tu fuis, cette gloire eſt le ſeul Dieu pour lequel tu ſouffres tout. Tu la cherches dans la fuite, comme les Parthes la victoire. Un plus grand vice te fait éviter les moindres, & celui qui veut mériter des autels après la mort, bâtit pour l'avenir, & n'a plus rien ſur la Terre. La vaine gloire lui prête les couleurs de la vertu, & qu'eſt-

ce que le Ciel même exige , qu'un Hypocrite ne puisse remplir ?

Plongé dans un rêve profond, tout occupé de pensées abstraites, un Esprit sublime s'élève au-dessus des bornes de l'Humanité. Voyez son regard distrait & toujours absent, qui mésure peut-être dans ce moment l'espace de quelque autre Monde. Son esprit toujours appliqué consume le printems de son âge, son Ame divine se refuse aux douceurs du sommeil, du repos & de la volupté. Il a découvert comment par une suite infinie de nombres inconnus on détermine au juste l'étenduë d'une Courbe. Il a assigné la force qui retient la place dans leurs orbites. Il enseigne comment des couleurs différentes se séparent d'un pinceau de lumière ; quelle force inaltérable pousse les Tourbillons des Mondes, quel pressement enfle le vaste Océan à des heures réglées. Tout lui est connu ; source abondante de vérités inconnuës, il remplit le Monde de sa lumière. Mais hélas ! sa

vie s'éteint, consumée trop tôt par le travail & par la force de son génie. Il meurt, rassassié de science, & les Astronomes futurs liront son nom dans les Astres. Parois, Esprit-sublime, si dans le profond néant tu conserves encore l'idée du Monde & le désir de la lumière. Viens, que mon oreille attentive apprenne les dernières preuves de ton sçavoir, que tant de Peuples ont honoré. Comment distingues-tu la Vérité du Songe ? l'espace vuide comment différe-t-il de l'étenduë remplie de Corps ? Qu'est-ce qui donne à la Matière inanimée ces formes toujours variées, mais toujours soûtenües ? Quelle est cette Attraction, qui pousse les corps vers leur Centre commun ? Explique-moi la force élastique, la sympathie du fer & de l'aimant? la propagation rapide de la lumière; la communication & le principe du mouvement; & la liaison éternelle des parties des Corps?. Viens, Esprit sublime; apprens ces choses aux foibles Mortels, parmi les-

quels perſonne ne te reſſemble, & qui te regrettent tous. Tu cherches en vain ſur un plan de Figures artificielles, où te conduit la lumière du calcul, les traces obſcures de la vérité ; un Eſprit créé ne pénétrera jamais l'intérieur de la Nature, trop heureux ſi elle lui découvre la ſurface. Tu as appris par un travail pénible & par des veilles continuelles, combien il nous manque, & combien nos connoiſſances ſont bornées.

Le monde qui ſert CESAR, n'eſt plus digne de moi ; s'écrie CATON le génie de Rome. Il dit, & il s'enfonce le poignard. Jamais ni l'autorité des Grands, ni l'éclat du précieux métal, ni le fer des aſſaſſins mercénaires n'ont pû détourner ſon eſprit inébranlable de ſon attachement au bien public & au bon parti. Rome vivoit par lui, il étoit le ſoûtien de ſa Patrie. Son ame étoit ſans paſſion, ſon cœur ſans crainte, ſa vie ſans crime, & ſa renommée ſans tache. En lui on vit renaître la vertu des anciens

Héros, cette vertu, qui fait tout pour le Public; & qui ne fait rien pour elle-même. Il n'hésita jamais entre le parti de la justice & celui de la fortune. Les Dieux protégérent le vainqueur, & CATON défendit les vaincus. Mais le masque de la vertu tombe ici même. La magnanimité de Caton n'étoit qu'un fier entêtement, qui ne plie jamais sous un joug étranger, qui brave le destin suprême, & qui se brise plutôt que de fléchir; un orgueil qui blâmoit tout, qu'aucune douceur ne pouvoit calmer, qui se suffisant à lui-même n'étoit touché par aucun sentiment plus doux.

Quoi donc! bannie du cœur des Hommes, la vertu timide s'est-elle envolée vers les Astres? l'œil du Ciel ne veille-t-il plus sur la race mortelle? De tant de milliers n'y en a-t-il point qui soit à l'épreuve? Non, non, le Ciel ne peut pas haïr ce qu'il a créé, il n'abandonnera point à son courroux l'ouvrage de sa bonté. L'objet des dé-

ſirs de tant de Sages, le but de tant de peines, la Vertu habite en nous & perſonne ne la connoît. Cette aimable fille du Ciel, cette vertu toujours égale fleurit dans le doux éclat d'une agréable jeuneſſe. Aucun regard farouche n'offuſque la clarté pure de ſes yeux, celui qui haït la vertu, ne la connoît point. Ce n'eſt point une Loi arbitraire, que des Philoſophes nous aïent enſeignée, c'eſt la voix du Ciel qui s'adreſſe à nos cœurs; ſon ſentiment intérieur juge nos actions, elle avertit, approuve, exhorte, défend, elle eſt le guide de l'ame. Celui qui obéït à ſa voix ne fera jamais un mauvais choix; le bonheur lui manquera auſſi peu, qu'il manquera à la vertu. Le torrent impétueux des ſens ne troublera jamais ſon équilibre: les remords funeſtes, l'effet des crimes,ne rongeront jamais ſon cœur. Jamais il n'achetera un bien imaginaire, par une misère réelle; il ne ſe jettera point par une volupté paſſagère dans un mal-

heur durable. Il regarde l'or, la gloire, les plaisirs comme des fruits dont l'usage moderé nous réjoüit, & dont l'excès nous peut nuire. La dernière crainte des Hommes ne le fera jamais pâlir ? il eût continué de vivre avec plaisir, & il meurt sans répugnance.

Etre parfait ! Source intarissable de bonté ! c'est de toi que nous vient ce penchant intérieur ; comme tous les autres biens. Le cœur se laisse entraîner sans le sçavoir par l'impression de ton amour, il se croit libre, lorsqu'il ne suit que ton impulsion. Stérile de soi-même il porte sur ton autel des fruits que tu as planté dans notre cœur. Ce qui coule de ta source est pur, & se soûtiendra devant toi, pendant que la fausse vertu disparoîtra comme l'alliage de l'or impur disparoît au creuset, & que les peines seront le prix de bien des actions que le monde sur une apparence trompeuse honore aujourd'hui de son culte.

ODE

ODE

SUR LA MORT DE MARIANE, NÉE WYSS DE MATHOD, ET DE LA MOTHE.

CHanterai-je ta Mort ? MARIANE ! quel chant ! quand les ſanglots coupent la parole, & qu'une idée fuit devant l'autre. Le plaiſir que tu m'as donné, augmente aujourd'hui ma douleur ; j'ouvre les plaïes d'un cœur qui ſaigne encore, & je ſens de nouveau ta mort.

Mais mon Amour étoit trop fort, tu l'as trop bien mérité, & ton image eſt trop profondément gravée dans mon Ame, pour me permettre le ſilence. Les ex-

preſſions de mon Amour renouvellent en partie mon bonheur; elles me rapellent une tendre image de notre union fidelle.

Ce ne ſont pas des vers dictés par l'eſprit, ni les plaintes artificieuſes d'un Poëte, que j'entonne; ce ſont les ſoupirs d'un cœur tout rempli de ſon deuil. Ouï je vais peindre mon Ame troublée par l'Amour & par la triſteſſe, qui toute occupée des images les plus affligeantes, s'égare dans des labyrinthes de douleur.

Je te vois encore telle que tu expiras. Je t'aprochai plein du déſeſpoir le plus vif, tu rapellas tes dernières forces pour un mot de réponſe que je demandai. O Ame remplie des ſentimens les plus purs, tu ne parus inquiette que de mon affliction, tes derniers diſcours ne furent qu'amour & tendreſſe, & tes dernières actions ne marquerent que la réſignation!

Où ſuis-je? où trouver dans ce

païs, un asile qui ne m'offre des objets de terreur ! cette maison où je te perdis, ce Temple qui te couvre, ces Enfans... Ah mon sang bouillonne à la vuë de ces tendres images de ta beauté, qui en bégaïant me demandent leur Mère : où suis-je ? ah que ne puis-je fuir vers Toi !

Mon cœur ne te doit-il pas les larmes les plus sincères ? tu n'avois ici d'autre ami que moi. C'est moi qui t'ai arraché du sein de ta famille ? tu la quittas pour me suivre, je t'ai privé d'une Patrie qui t'aimoit, de Parens qui te chérissoient, pour te conduire, hélas ! au tombeau.

Dans ces tristes adieux, où ta Sœur t'embrassoit, où le païs disparoissant peu à peu à nos yeux, elle perdit nos derniers regards, tu me dis avec une douce bonté, mêlée d'une tendre résignation : je pars tranquillement, qu'aurois-je à regretter ? HALLER m'accompagne.

Puis - je rapeller ſans larmes le jour qui m'unit à toi ; encore aujourd'hui le plaiſir ſe mêle avec ma douleur, & le raviſſement avec mon affliction. Que ton Cœur aimoit tendrement ! ce Cœur, qui oublia ſes attraits, ſa naiſſance, ſes biens, & qui, malgré l'aveu que je faiſois de ma pauvreté, ne me conſidéra que par mes ſentimens.

Bientôt tu quittas la jeuneſſe, tu abandonnas le monde pour te donner à moi ; éloignée de la route d'une vertu ordinaire, tu n'étois belle que pour moi ſeul. Ton Cœur étoit entièrement attaché au mien ; peu occupé de ta deſtinée, inquiet ſur mes moindres douleurs, & ravi d'un ſeul de mes regards, lorſqu'il marquoit du contentement.

Une volonté détachée de la vanité du monde, & reſignée aux ordres de la Providence ; un contentement & une douce tranquil-

lité, que ni la joie, ni la douleur ne pouvoient ébranler ; un modéle dans la ſage éducation de tes Enfans ; un cœur plein de tendreſſe & libre de tout aveuglement, un cœur fait pour ſoulager mes maux ; voilà ce qui faiſoit mes plaiſirs, & ce qui fait aujourd'hui ma triſteſſe.

Ah ! je t'aimois tendrement, plus que ma bouche ne t'en diſoit, plus que le monde ne m'en pourra croire, plus que je n'ai cru moi-même. Combien de fois, en t'embraſſant avec ardeur, mon cœur me diſoit-il en tremblant ! Hélas, s'il falloit la perdre ! & je verſois ſecrettement des larmes.

Ouï, mon deuil durer, même lorſque le tems aura ſéché mes pleurs ; le cœur connoît d'autres larmes, que celles qui couvrent le viſage. La premiére flamme de ma jeuneſſe, le doux ſouvenir de ta tendreſſe, & l'admiration de ta vertu, ſont une dette éternelle pour mon cœur.

Dans les bois les plus épais, ſous l'ombre obſcure des Hêtres, où je n'aurai aucun témoin de mes plaintes ; je chercherai ton aimable Image, & rien ne diſtraira mon ſouvenir. Là je verrai l'air de ta démarche, ta triſteſſe dans mes adieux, ta tendreſſe dans mes embraſſemens, ta joie à mon retour.

Dans le profond éloignement de l'Empirée, je ſuivrai dans l'obſcurité tes traces, je te chercherai au de-là de tous les Aſtres, qui roulent ſous tes pieds. C'eſt là, que ton innocence brillera de l'éclat d'une lumière céleſte ; c'eſt là, qu'avec de nouvelles forces ton ame dégagée a franchie ſes anciennes bornes.

C'eſt-là, qu'accoutumée à ſupporter la lumière de la Divinité tu trouves ta félicité dans ſes conſeils. Tu mêles au concert des Anges ta voix, & une prière en ma faveur. Tu apprends l'utilité de

mon affliction. Dieu t'ouvre le livre du Destin, tu y aperçois ses vuës dans notre séparation, & la fin de ma carrière.

O Ame parfaite! que j'aimai avec tant d'ardeur, mais que je n'aimai point assés; que tu es aimable aujourd'hui, qu'un éclat céleste t'environne. Une vive espérance m'enlève, ne te refuse pas à mes désirs, ouvre-moi tes bras, je vole pour m'unir éternellement à toi.





EPITRE

A M. BODMER,

PROFESSEUR, ET DU CONSEIL SOUVERAIN A ZURIC,

SUR LA MORT DE MARIANE.

CHER AMI! qui loin de moi dans le ſein de la Patrie me conſerves toujours une amitié ſi précieuſe; comment tes vers adouciroient-ils mon deuil, un deuil, qui durera à jamais? La douleur d'un Ami peut-elle calmer celle de l'autre? Non, mon cœur, qui ſaigne encore, amolli par une longue triſteſſe, ſent tout ce que tu dis, * & partage tes larmes. Qu'un

* Monſieur Bodmer a perdu un fils qu'il aimoit tendrement. Cette mort fait le ſujet d'une Epître adreſſée à Monſieur de Haller, dont celle-ci eſt la réponſe.

Qu'un autre ſouhaite un cœur, qui ne s'attache jamais, qui ne cherche dans l'amour que la joüiſſance, qui oublie le paſſé, ne penſe point à l'avenir, & prudent comme la Brute, ne ſoit touché que du préſent. Ce n'eſt pas le caractère de la Sageſſe. Elle te montre à la vérité les routes qui conduiſent à la grandeur, ces routes déſertes & abandonnées; animé par elle, & ſoûtenu par tes propres forces, tu as détruit le culte du préjugé, tu as déterminé au juſte la valeur des expreſſions, de la cadence, & de la rime, qui loin de faire l'eſſence de la belle Nature, n'en ſont que l'ornement. Tu as apris aux peuples futurs de la GERMANIE le chemin de la gloire; car celui qui aime la bagatelle, ne ſera jamais grand. Mais tu ne reüſſiras point à renoncer à la Nature, à reprimer les larmes, & à réſiſter à la voix du ſang. La même délicateſſe, qui ſait eſtimer chaque beauté, qui juge du prix des penſées

par raiſon & par principes, qui reconnoît la voix de la Nature dans les larmes de MILTON, qui partage la tendre douleur de JOSEPH, & les plaintes de PHILOCTETE * CHER AMI, c'eſt cette délicateſſe même qui te nuit; Elle te fait voir les ſuites éloignées de ta perte; elle ferme ton cœur dégouté à des conſolations indignes de toi; elle offre à ta triſteſſe une perſpective infinie de jours malheureux; elle te rapelle cette chère image de ton Fils, ces momens heureux, ces traits aimables, pour augmenter tes tourmens.

Peux-tu me demander, ſi mes douleurs durent encore? Ma perte eſt plus grande, pourquoi mes regrets ſeroient-ils moins vifs? Il eſt vrai, que tout homme affligé croit ſes plaintes les plus juſtes;

* Les larmes de *Milton* ſur la perte de ſa vuë; V. *Paradis perdu* Chant III. La tendreſſe de *Joſeph* pour ſes freres, *Gen.* chap. 45. Les plaintes de *Philoctete* dans une Iſle deſerte, *Telemaque*, Liv. XV.

plus ſenſible à ſon affliction, qu'à celle des autres, il met ſon malheur au-deſſus de tout autre. Mais écoute mon cœur, qui donneroit tous les plaiſirs de ce Monde, les Enfans, la gloire, les biens, comme une foible rançon pour MARIANNE! accorde à ma douleur la conſolation, la triſte conſolation de la préférence.

Un Enfant n'eſt encore qu'un arbriſſeau, qui ne préſente que des feuilles infructueuſes; un autre jouira des fruits: à peine vivons-nous aſſez pour en voir les fleurs. Leur cœur ſans expérience ne païe notre amour que par une faveur ſtérile, & par des mouvemens partagés; ils n'aiment, ne craignent, n'agiſſent, ne ſouhaitent que pour eux mêmes, & notre monde devient à charge à leur monde naiſſant.

Quelle différence à une Epouſe, qui nous a choiſie ſur tous les Etres pour ſe donner entièrement

à nous. Notre cœur ſe repoſe tranquillement dans ſon ſein fidéle, & y décharge ſes ſoucis les plus cachés. Elle s'afflige & ſe réjouït avec nous. Elle eſt fière de notre gloire. Elle ne poſſéde que nous, & ne ſouhaite rien pour elle-même. Elle ne vit que pour nous, & nous conſacre également le printems de ſa jeuneſſe, & les fruits d'un âge plus mûr. Elle ne blâme pas nos défauts mêmes, & cherche à nous ramener de nos égaremens par une tendre patience. Ni un interêt plus fort, ni l'inconſtance de la fortune ne ſauroient briſer les chaînes étroites d'une amitié ſi parfaite. L'agrément & les délices naiſſent ſous ſes pas, & notre cœur va au-devant de ſes regards. Si la Nature lui a donnée avec cela des appas extérieurs, & ces attraits de la beauté, qui charment notre cœur trop attaché à la terre; certainement des âmes, qui ne ſont pas glorifiées encore, & qui ne ſont pas mûres pour le Ciel, ne peu-

vent plus rien déſirer pour leur bonheur.

Telle étoit celle que j'ai perduë ; enrichie de toutes les qualités aimables , choiſie & faite pour mon cœur , conforme à mes vœux. Sur les bords déſerts de la leine tranquille , ſon image vient ſouvent me chercher , pour écouter mes plaintes. J'y vois ſon port céleſte , que la ſévère Eternité orne d'une majeſté tranquille , & d'un éclat ſupérieur. Mon cœur ſe perd dès que je l'aperçois ; une douleur vive & empreſſée m'enléve de la Terre ; mon eſprit égaré par l'angoiſſe, par l'affliction & par le déſir , ſouhaite tour à tour de la rapeller vers moi , ou de l'aller joindre. A la fin mes larmes coulent avec une douleur voluptueuſe , & calment par une douce mélancolie mon cœur agité.

Se peut-il ! me dis-je ſouvent , que je l'aïe jamais vuë ? Que me reſte-t-il de mon bonheur paſſé ?

Hélas ! ſi je pouvois rapeller un ſeul de ſes regards, une ſeule de ces heures, qui ſe ſont écoulées entre nous ſans avoir été aperçuës, un ſeul de ces ſons, que mon cœur croit ſouvent entendre, lorſque l'amour & la fantaiſie étourdiſſent ma longue douleur. Non, le tems s'envole, les années fuyent, & ne la ramément pas. Le Soleil après s'être couché s'éléve de nouveau dans l'Orient, l'Eté fait place à l'Automne, & hâte ſon retour, mais pour moi il n'eſt plus de conſolation ni de MARIANNE. L'Etre infiniment juſte dans ſon courroux a fixé mon établiſſement dans ces païs éloignés ! Les tourmens, l'affliction, & le tombeau de MARIANNE, creuſé dès l'éternité, m'attendoient ici. Que me reſte-t-il ! ce corps, qui a honte de ſa jeuneſſe, épuiſé avant le tems & miné dans ſes reſſorts les plus profonds par la triſteſſe ; ce corps, qui ſuccombe à la douleur & l'irrite par ſon abbatement, qui ſouffre de la maladie de l'eſ-

prit, & la nourrit. Mon Ame, qui ſourde à la joïe, hébétée par ſon malheur, inſenſible aux déſirs & à l'eſpérance, fuït avec dégout le préſent, pleure le paſſé, & s'enfonce en tremblant dans l'avenir. Ces livres, dans leſquels mon eſprit erroit de ſciences en ſciences; ces Bois, où j'aimois à m'égarer dans la ſolitude, où je cueillois ſouvent avec un plaiſir innocent quelque plante recherchée, en rêvant à mon bonheur & à MARIANNE; ma Patrie, vers laquelle je tourne ſouvent mes regards & mes ſouhaits, & que je cherche plus près de la carrière du ſoleil, cette Patrie, au prix de laquelle mon cœur, peut être injuſte, trouve ici la création plus triſte, & les raïons de la lumière plus foibles; ces Amis, que mon cœur avoit choiſis, parce qu'ils me reſſembloient, qui faiſoient mon eſpérance dans mes peines, & ma reſſource dans mes ennuis; tout cela eſt perdu pour

moi à jamais. Les ſciences mêmes, dans leſquelles mon génie ſe pouſſoit avec tant d'ardeur, comme les conducteurs des Chars, qui dans les jeux Olympiques ſe jettoient pleins d'impatience ſur la crinière de leurs courſiers; ces ſciences, ne ſont plus qu'un devoir & un fardeau pour moi. Mon amuſement, la Poëſie, cherche une heure de repos ſans pouvoir la trouver; auſſi peu qu'un Orateur trouve dans l'orage, lorſque le mât & les voiles ſe briſent, le tems de péſer les mots, & de parler avec élégance.

Dans une nuit auſſi longue, que les jours de la moiſſon, je combattois mon chagrin & mon impatience ſur un lit déſert. Dans ce tems, où les triſtes ombres donnent des couleurs plus noires à nos malheurs, où une troupe funeſte de ſoucis importuns veille avec nous, la raiſon blâmoit mon cœur de refuſer ainſi toute conſolation; &

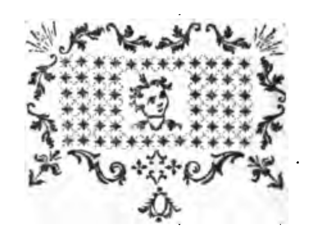
lui parla d'un ton qu'il n'oſa mépriſer :

Ta vuë eſt bien courte, ô Mortel ! le chagrin a obſcurci tes yeux ; tu vois les objets noirs, & défigurés. Ne confonds point ton état de Chriſalide avec le but de ton exiſtence, n'égale point une goute de tems à l'Océan immenſe de l'éternité. Vois au-deſſus de toi des millions de mondes, où des Eſprits d'une autre eſpéce, animent des corps différens du nôtre : l'Eſpace, & tout ce qu'il renferme ; le préſent, le paſſé, l'Homme & l'Ange ; le corps & l'eſprit, tout cela ne compoſe qu'une même Cité. Tu en es le Citoyen, mais malgré le rang inférieur que tu y tiens, tu as la vanité de te regarder comme le centre de tout ; tandis que ce Monde, où tu demeures, eſt une maiſon des plus petites, où tu n'occupes encore avec BODMER, qu'un même apartement. Veux-tu que Dieu bleſſe en ta faveur les loix éter-

nelles, qu'il a préſcrites à l'Univers ? Quoi ? au ſimple ſouhait d'un Poëte, un corps tendre doit-il ſe changer en rocher, la fiévre perdre ſa fureur, & le poiſon ſa force ? Que la douleur de la playe la plus profonde dure peu ; un immortel pleurera-t-il pour le tourment d'une heure ? Ainſi donc l'Ephémère, ſi elle penſoit & méſuroit ſon tems, regarderoit le crépuſcule du ſoir comme une Eternité. Celui qui expire aujourd'hui, & celui que Dieu forma lui-même du limon, ne ſont que des Roſes d'une même tige, dont l'une ſe fane plutôt que l'autre. La vie d'un Monde entier paſſée dans les malheurs, n'eſt qu'un jour brûlant de l'Eté, où le Soleil darde ſes raïons incommodes ſur nous ; une nuit rafraîchiſſante amenera bientôt un matin, où il ne reſtera rien des plaiſirs ni des chagrins du monde. MARIANNE elle-même ne penſe à toi & à ſes liens, que comme un Voyageur,

qui du rivage, où il a trouvé un sûr azile, tourne ses regards sur un ami, avec lequel il a essuyé l'impétuosité des vents & la fureur des vagues. Songe que le chagrin & l'impatience ne te conduiront pas à elle; celui, qui te l'a donnée par bonté, étoit en droit de la reprendre. Comme elle ne devoit pas être ton Dieu, tu ne devois pas être son Paradis. Le but de sa création n'étoit pas accompli sur la Terre. Dégage plutôt les forces de ton Ame; digne de soins plus élevés elle n'est pas immortelle pour le tems, & sa grandeur ne lui est pas donnée pour la Terre. Bientôt les liens qui s'attachent au monde, la masse pésante de ces membres, les parties animales disparoîtront. Tourne tes yeux vers le Ciel, où l'esprit libre de ses liens voit le monde à découvert dans son jour véritable; où une lumière invisible pénétre des yeux plus parfaits, où la vérité se peint en nous par des sens infiniment

meilleurs, où Dieu.... Non, il punit ceux qui ne se resignent pas en lui, & qui préférent leur penchant à sa volonté. Il est juste & puissant contre les Rebelles. Voilà ce que la raison me dictoit! O AMI dois-je l'écouter?





EPITRE
A M. GESNER,
PROFESSEUR EN MATHÉMATIQUE ET PHYSIQUE A ZURIC.

LA nature ſe réveille ; dépouillée depuis long-tems de ſes ornemens, elle ſe couvre aujourd'hui de l'aimable parure du Printems. Pourquoi, CHER AMI, notre eſprit ne peut-il ſe dégager du triſte hyver de la mélancolie ? n'y aura-t-il plus de printems pour nous ?

Tu vois fleurir les prairies abbreuvées ; les bois pouſſent une verdure plus belle que celle que l'Automne leur a fait perdre ; les côteaux les plus arides ſont émaillés de fleurs ; les habitans des buiſſons nous annoncent leurs plai-

ſirs ; Nous ſeuls nous n'avons point d'organes pour voir & pour entendre.

Abandonne ton chagrin, c'eſt ce faire un ſépulchre du monde, que de ſe refuſer aux plaiſirs qu'il nous offre ; ſi le dégoût ne regnoit dans nos cœurs, bientôt nous verrions de chaque colline couler pour nous une mer de voluptés innocentes.

Que l'eſprit borné du vulgaire, occupé de ſes peines frivoles, mépriſe des biens trop nobles pour lui ; mais comment un eſprit affranchi des liens du préjugé peut-il languir dans ce Paradis ?

Nous ſommes, il eſt vrai, tous paîtris du même limon ; le Sage n'a point de privilège, chacun porte ſon joug. Le Deſtin nous connoît trop bien, il ſçait les places qu'il faut frapper, & nous ne pouvons éviter de ſentir les coups qu'il nous porte.

Qu'il me paroît ridicule, ce

fier STOÏCIEN, qui dans l'école de *Zénon* abjura l'humanité & les larmes, en s'écriant au milieu de ses souffrances, la douleur n'est point un mal, & grinçoit des dents * en secret.

Mais si la Sagesse ne nous affranchit pas entièrement du sort commun aux mortels, si ANTONIN même succombe, on ne louë pas moins le Pilote, quoiqu'un furieux Ouragan triomphe quelquefois de son art.

Notre propre folie nous fait souvent accuser les Astres, qui nous veulent plus de bien que nous-mêmes. Chacun est mécontent de son sort, & le préjugé nous grossit de faux biens, pour que nous ayons sujet de verser des larmes.

Le cœur ne peut être oisif, il se laisse conduire par une lueur incer-

* *Possidonius*, qui lorsque *Pompée* l'alla trouver dans une maladie violente, s'écria: que malgré la fureur de ses tourmens, il n'avoueroit jamais, que la douleur fut un mal. V. *Suetone* dans la vie de *Tibere*.

taine vers son bonheur ; quand il ne trouve pas des biens véritables, comme un enfant, il s'amuse de bagatelles & de poupées.

Le feu de nos passions nous éclaire comme la sombre lueur d'un flambeau, qui confond le cristal avec le diamant : mais la sagesse, semblable aux raïons du Soleil, trahit les moindres taches dans les objets, & en découvre les beautés les plus secrettes.

C'est elle qui ouvre notre esprit, elle pénétre l'intérieur des choses, & nous apprend à régler notre choix sur des connoissances certaines. Elle nous fait trouver au dedans de nous-mêmes la tranquillité & le plaisir, elle tire de notre fond des trésors inépuisables qui ne nous abandonnent jamais, & que le dégoût n'avilit point.

Placés au haut de l'Olympe, nous verrions la grandeur des Hommes s'anéantir, des châteaux superbes nous paroîtroient des cabannes, &

des

des armées nombreuſes, comme des légions de fourmis, qui combattent pour un brin de paille avec une animoſité riſible.

Tel eſt le Sage, qui regarde les Hommes avec une tranquillité inaltérable, & rit de leurs mouvemens empreſſés, quand il les voit en foule ſe diſputer une place, & ſe traverſer pour des bagatelles qui ne ſçauroient les rendre heureux.

C'eſt pour nous fuir nous-mêmes, que nous cherchons le tumulte; le bruit du monde ne ſert qu'à nous diſtraire. Pourquoi ce GREC pénétra-t-il juſqu'au fleuve de MULTAN? Il craignoit de ſe connoître, & de ſe haïr, dès qu'il ſe ſeroit connu. *

Celui qui eſt touché par l'amour de la Vérité, entre dans des mondes ſupérieurs; il ſe

* Alexandre le Grand que l'inquiétude porta juſqu'à l'extrêmité de l'Aſie, pour étouffer dans le tumulte des armes, & ſous les acclamations flatteuſes des triomphes, la voix de la conſcience & les reflexions déſagréables.

nourrit de connoiſſance comme les Anges. Les attraits de la Vérité croiſſent à méſure qu'on s'en approche, le déſir augmente par la jouiſſance, & on la poſſéde, dès qu'on la recherche.

Toi, dont l'eſprit pénétrant & ſolide embraſſe d'un regard perçant la ſphére de pluſieurs Sciences ; tu trouves dans ton Ame une ſource intariſſable de plaiſirs, que les richeſſes ne ſauroient ni procurer, ni payer.

Tantôt, ſur les traces de NEWTON, tu entres dans les ſecrets de ſa Nature, où te conduit la lumière du calcul. O Géométrie, frein de l'imagination ! nous n'errons jamais ſous tes auſpices, en t'abandonnant nous nous égarons toujours.

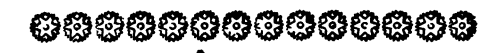
Tantôt ouvrant cette admirable machine, ce chef-d'œuvre de la Natute, mû par ſes propres reſſorts, tu vois le mouvement intérieur du cœur, tu aprends ſes variations, comment il ſe précipite, ſe retarde & s'uſe à la fin.

Tantôt tu voles, où la Parque ménace : semblable aux Frères D'HELENE, dans le fort de la tempête, tu te montres au milieu du danger le plus pressant ; ton regard rassure le Malade affoibli, son sang se calme, & l'espoir lui revient avec toi.

Tantôt Flore t'apelle dans ces prairies, où mille fleurs couvertes de rosée t'invitent, & attendent tes regards ; même sur les cimes glacées des Alpes tu trouves sous la neige un jardin émaillé.

Pour moi, à qui la fortune refusa des aîles pour m'élever, je me placerai au bas du Pinde : là errant dans les Bois je chercherai des sons harmonieux, qui puissent t'amuser.

Oh ! si avec le même gènie, qu'on admire dans Virgile, je pouvois chanter pour la postérité une Ode immortelle, vous seriez, toi & STÆHELIN jusqu'à la fin des Siécles, le modéle d'une véritable amitié.



ODE

SUR L'INAUGURATION DE L'UNIVERSITÉ DE GOETTINGUEN.

QUEL mouvement s'éléve dans mon cœur ! eſt-ce admiration ? eſt-ce plaiſir ? doux tranſports des Muſes tranquilles, n'eſt-ce pas vous qui m'agitez ? Ce n'eſt ni le ſon bruyant des trompettes qui m'anime, ni la fureur fatale d'une victoire ; bonheur, qui fait tant de malheureux ! non, une joïe plus pure me touche, un jour ſans tache, qui comme le ſoleil, eſt plus riche en bienfaits qu'en pompe.

Que vois-je ? une douce clarté, qui éclaire un païs ténébreux. O VERITE', Fille du Ciel, tes traces, qui annoncent le bonheur

des peuples, te trahiſſent ; tes raïons puiſſans diſſipent les ombres, que le tems & les préjugés avoient affermies. Tu renouvelles les Ames mêmes ! O Beauté, ornée pour l'eſprit, un cœur frapé de ta lumière victorieuſe, ne peut s'attacher à un bien moins ſublime que toi.

Quelle eſt la ſuite qui t'accompagne, & ſur laquelles tes regards tombent par préférence ? Cette voïe rayonnante, qui la conduit, unit le Ciel à la Terre. La chaſte beauté de leurs traits, leurs jeux inſtructifs & leur douce ſatisfaction ... O MUSES, je vous reconnois, ne nous quittez point, aimez la réſidence qu'on vous prépare, montrez-vous ici telles que vous vit Athènes, qui devint l'Ecole de l'Univers.

Elles s'arrêtent. L'une cherche le ſilence, & réveille les doux ſons de ſa lyre ; elle joüe, & la volonté ſoumiſe oublie la fureur

des paſſions. La prudente Muſe de L'HISTOIRE montre à notre vuë trop bornée l'avenir dans le paſſé. Une troiſiéme, avec une profonde aplication, ſonde dans le dernier éloignement, au de-là de tous les Aſtres, l'Océan inépuiſable de la DIVINITÉ.

Je me trouble ; je vois un avenir ſans bornes ! la Poſtérité vient célébrer cette Fête. Je vois une lumière, qui emprunte ſon éclat de cette journée, je la vois éclairer nos derniers Neveux. Un Eſprit, qui n'eſt pas encore mûr pour l'exiſtence, eſt dès aujourd'hui deſtiné à ſa grandeur future ; Son ſort eſt lié à ce grand jour, que nous célébrons. C'eſt ainſi que dans la fondation d'Athénes l'eſprit tranſcendant de PLATON exiſtoit, inconnu encore, mais déterminé.

Oüi, la gloire des MUSES fleurit, où la Sageſſe eſt miſe à ſa juſte valeur. C'eſt ici où une Scien-

ce ſolide eſt eſtimée, où le génie eſt dignement récompenſé. La Générosité, la Mère des illuſtres exemples, aſſure cet azile contre le timide eſclavage de l'indigence. Ici les premières heures du jour, ſi prétieuſes aux grands Génies, & trop nobles pour des ſoins ordinaires, ſeront emploïées au culte de la vérité.

MUSES, annoncez votre Protecteur à la Poſtérité; dites, lorſque le Marbre même ſera uſé, dites, ce que vous voyez, c'eſt GEORGE qui le fit. O Princes! parmi des millions d'hommes, DIEU n'en choiſit qu'un pour le couronner, & pour lui confier la deſtinée des peuples. Profitez du modéle qui vous eſt propoſé; Dieu lui a remis ſa puiſſance, pour qu'il ſoit l'inſtrument de ſa bonté.

Mais MUSES! gardez le ſilence ſur l'Angleterre, patrie la plus digne d'un Héros; ne publiez

point, avec quel courage le LION combattit, & mêlez en pas les GUELFES dans vos chants. Trop souvent un Poëte ordinaire donne un lustre emprunté à son Héros, il affoiblit son éloge par une gloire étrangère. Aprenez aux Hommes à porter leurs regards plus loin; le Thrône de GEORGES est le fief de DIEU, qui lui en a confié l'usage.

C'est ce Prince, à qui tant de Peuples doivent la paix, qui garantit leurs guêrets fertiles: c'est lui, qui par les bornes d'une juste prudence arrête l'ambitieux, & soûtient le foible. La puissance & le courage l'arment pour la guerre, mais il préfére la paix à la victoire, & notre bonheur aux conquêtes. C'est lui qui ne combat jamais par vanité, & qui a remporté le dernier triomphe d'un Héros, en rejettant une gloire qui coûteroit trop à ses Sujets.

Son esprit surmonte avec une vigueur

vigueur aſſurée les obſtacles qui s'opoſent au bien public ; c'eſt par bonté qu'il aime les grandes actions, & il n'eſt touché du grand, que lorſqu'il eſt ſalutaire. Un Fleuve ſe précipitoit avec fureur dans les vallons ; la Nature a laiſſé des défauts ſur la terre, pour exercer la ſageſſe des Princes. Il dit, & les Montagnes s'affaiſſent, les ondes tranquilles coulent à travers les rochers, qui fuyent à ſes ordres. *

Il jette ſes regards bienfaiſans au-delà du vieux monde, & digne de commander à l'un & à l'autre, il fait la félicité d'une Terre nouvelle. † Chaque forêt devient une ville; un Peuple barbare commence à connoître le nom de la vertu, & le prix des bonnes mœurs. Il aprend à devenir vertueux & heureux, & célébre le bonheur de l'autre Hémiſphère, qui poſſéde ce Père commun de ſes ſujets.

T

* L'Ecluſe de *Hammeln*, qui a rendu le *Wéser* plus navigable.

† La *Georgie*.

SEIGNEUR ! ton Génie étendu, qui veille pour le ſalut de tant d'Etats, donne auſſi des preuves de ta bonté aux MUSES timides, & rend ce jour célébre pour nous & pour la poſtérité. Les Habitans des bords de la Leine tranquille, voient aujourd'hui une Fête extraordinaire ; une Fête, que perſonne n'a vuë & que perſonne ne verra jamais ; parmi tant de Peuples, il n'y a perſonne qui ne ſouhaite d'ajoûter de ſes jours à ta vie, pour te conſerver à ſes enfans.

O MUSES, qui peut dignement le chanter ! célébrez vous-mêmes le Fondateur de votre repos : donnez à quelque Génie ſublime les aîles de MARON & mon zèle. MELPOMENE ! ne loüe encore que les tems tranquilles, où le Héros ſe montre en Père; mais bientôt, provoqué à la guerre, GEORGES remplira la terre & la mer de ſes victoires ; CALLIOPE ! ce ſera à vous à les chanter.

FRAGMENT D'UNE ODE
SUR L'ÉTERNITÉ.*

SOMBRES Forêts ! où la lumière ne pénétra jamais à travers l'ombrage des Sapins, où chaque bocage nous peint la nuit du tombeau : Vieux rochers ! où égarés dans les buiſſons, les oiſeaux ſolitaires font entendre leurs triſtes concerts : Ruiſſeaux ! qui coulez lentement par ces Côteaux arides, & verſez vos ondes languiſſantes dans des marais ſans culture : Plaines ſtériles ; Vallons pleins d'horreur ! puiſſiez-vous me peindre les couleurs de la mort ! Entretenez ma douleur

* Il ne faut pas ſe ſcandaliſer de quelques expreſſions qui ſemblent contraires à l'immortalité de l'Ame ; tout le commencement de cette Ode ne renferme que des objections, auxquelles M. de HALLER auroit répondu, s'il avoit eû le tems d'achever la Piéce.

par une froide terreur, & par une noire mélancolie ; que je trouve en vous une image de l'éternité !

Mon Ami est mort ; son ombre vole encore autour de mon imagination égarée ; je crois voir son image, je crois entendre sa voix ; Mais dans ces lieux effraïans, d'où le retour est fermé à jamais, l'Eternité le retient entre ses bras invincibles. Aucun raïon de l'avenir ne troubloit son repos, encore aujourd'hui il étoit occupé à regarder le spectacle du monde, l'heure sonne, le rideau tombe, & tout ce qu'il voyoit éxister retombe pour lui dans le néant. La nuit obscure qui couvre le séjour vuide des Esprits, l'environne de ses ombres terribles ; il ne lui reste que le désir des sensations dont il avoit joüi.

Et moi ? suis-je d'un ordre plus élevé ? Non, je suis ce qu'il étoit, je deviendrai ce qu'il est devenu ; mon Matin a paf-

sé, & le Midi s'approche avec rapidité ; & peut-être, avant que le Soir arrive, une Nuit précipitée, qu'aucun espoir d'un nouveau Matin n'adoucira, fermera mes yeux pour jamais.

Océan terrible de la sévère éternité ! source ancienne des mondes & des tems ! insatiable Tombeau des tems & des mondes ! Théatre perpétuel du présent ! de la cendre du passé, tu produis les germes de l'avenir.

INFINITE' ! qui peut te mésurer? pour toi la durée d'un monde n'est qu'un jour, & la vie des Hommes qu'un instant. Peut-être mille Soleils ont-ils précédés le nôtre, & mille autres le suivront. Semblable à une horloge mûe par ses poids, un Soleil se meut par la puissance de Dieu : Son mouvement s'achève, un autre succéde à sa place & frappe ; Tu restes, & tu ne les comptes point.

La Majesté tranquille des As-

tres, fixés pour nous conduire passe devant toi, comme l'herbe se fane dans les chaleurs brûlantes de l'Eté ; l'Ourse & l'Etoile du Pole sont comme des roses, qui jeunes au midi, se flêtrissent avant le soir.

Lorsque l'Etre encore nouveau combattoit avec le Cahos, & que le monde à peine mûr s'élança du fond de l'abîme, avant que les corps eussent appris les loix de la pésanteur, avant que les premiers raïons de la lumière se répandissent sur la nuit du néant, tu étois aussi éloignée de ta source que tu l'es aujourd'hui. Lorsqu'un second néant aura englouti ce monde ; lorsque de ce vaste Univers il ne restera que l'espace ; lorsque des nouveaux Cieux, où brilleront des Etoiles différentes des nôtres, auront fini leur carrière ; tu seras également jeune, également éloignée de ta fin, éternellement future comme aujourd'hui.

Le vol rapide des pensées, au prix desquelles le tems, le son, le vent & la lumière même n'ont que peu de vîtesse, ne sçauroit t'atteindre; il se fatigue à chercher tes bornes. J'amasse des nombres immenses, j'entasse des millions, j'ajoûte tems sur tems, mondes sur mondes, & quand de cette hauteur effraïante je tourne sur toi mes regards tremblans, cet amas de nombres multipliés sans cesse par de nouveaux millions, ne fait pas la moindre partie de ta grandeur; je les soustrais, & je te retrouve toute entière.

GRAND DIEU! tu es seul la source de tout; tu es le Soleil; qui mésure ces Tems immenses; tu éxistes dans une force toujours égale, & dans un midi éternel; tu ne t'es point levé, & tu ne te coucheras jamais; l'Eternité est un seul de tes instants. Si ta puissance inaltérable pouvoit s'affoiblir, bientôt tout

le ſiſtême des Etres, le Tems & l'Eternité, ſeroient engloutis dans l'abîme profond d'un néant univerſel, comme une goute d'eau ſe perd dans l'Océan.

ETRE infiniment grand! qu'eſt-ce que l'Homme, qui oſe ſe méſurer avec toi? un vermiſſeau, un grain de ſable dans cet Univers. Le monde même, comparé avec toi, n'eſt qu'un point. A peine ſorti du néant, je n'éxiſte que depuis hier, & demain la moitié de mon Etre retombera dans le néant. Ma vie paſſe comme un ſonge du midi, comment me flatterois-je d'égaler la tienne?

Je n'éxiſte, ni par ma puiſſance ni par ma volonté; c'eſt ta parole, qui me forma d'un Etre qui m'étoit étranger. Je fus d'abord une plante inconnuë à elle-même; incapable de déſirs. Je fus long-tems un animal; dans le tems même que je devois être

être un homme. Les beautés de l'Univers ne me frappoient point, une membrane fermoit mes oreilles, & une cataracte mes yeux; mes pensées n'alloient pas au-delà des sensations, & mes connoissances se bornoient à la douleur, à la faim, & aux maillots. Un peu de terre & de lait se joignirent à ce ver; un mouvement intérieur commença à étendre pour mon usage les nerfs engourdis; par des chutes fréquentes mes pieds apprirent à marcher; ma langue prit assez de force pour bégaïer, & mon esprit s'accrût avec le corps. Semblable aux mouches, qui animées par la chaleur, & à moitié vers encore; essayent de voler; mon esprit éprouva ses forces nouvelles. Je regardai tous les objets comme des merveilles étrangères; je m'enrichis chaque jour de quelque connoissance; j'appris à renvoyer mes pensées vers le passé, & à anticiper sur l'avenir; je mésurai, je calculai,

je comparai, je choisis, j'aimai, j'abhorrai, j'errai, je dormis, & je devins enfin un homme.

Déja mon corps commence à sentir l'approche du néant; le fardeau d'une longue vie accable mes membres fatigués; la joie m'abandonne, & fuit sur ses aîles légéres vers la jeunesse badine. Un dégout qui s'augmente tous les jours, diminue pour moi l'attrait de la lumière, & répand sur l'Univers une ombre qui m'ôte toute espérance; je sens mon esprit s'affoiblir à chaque ligne, & il ne me reste d'autre instinct que celui du repos.

FIN.

TABLE
DES PIECES.

Fin de la Table.



